la lettre powysienne

numéro 4 – automne 2002

Sommaire

Editorial . . . . . p. 1
Inner truth: *Owen Glendower*, Ian Mulder . . . . . p. 2
La vérité intérieure: *Owen Glendower*, Ian Mulder . . . . p. 3
How John Cowper gave a heathen send off to *Owen Glendower* . p.12
La fête d'adieu païenne de John Cowper à *Owen Glendower* . . p.13
John Cowper Powys, un Gallois obstiné, Philippe Jaworski. . . p.14
John Cowper Powys, an obstinate Welshman, Philippe Jaworski . . p.15
Owen Glendower ou le temps suspendu, Aude Suran . . . p.18
Owen Glendower or time in abeyance, Aude Suran p.19
Owen Glendower et Owain Glyn Dwr, Jacqueline Peltier . . . p.22
Owen Glendower & Owain Glyn Dwr, Jacqueline Peltier . . . p.23
La Ceinture de Noces, Hersart de La Villemarqué p.30
The Wedding Belt, Hersart de La Villemarqué p.31
C. Benson Roberts — a Reminiscence, Anna Pawelko . . . p.34
C. Benson Roberts — Souvenirs, Anna Pawelko p.35
Pêle-Mêle p.42
Courrier des lecteurs p.43
Glendower en Italie p.46
A propos de Tintinhull p.48
Re Tintinhull p.49
W.G. Sebald (1944-2001) p.50
John Cowper Powys at Blaenau, a poem, Frank Warren . . . p.52

La lettre powysienne *a besoin de suggestions et d'articles de tous les lecteurs: écrivez!*

La lettre powysienne *needs suggestions and contributions from all readers. Please write!*

http://www.powys-lannion.net/Powys/LettrePowysienne/PowysLettre.htm

Traductions et photographies de J. Peltier sauf indication contraire
Translations and photographs by J. Peltier unless otherwise indicated

EDITORIAL

CE NUMERO d'automne est consacré au Pays de Galles. Ceci pour plusieurs raisons. D'abord parce que John Cowper Powys a passionément aimé ce pays, longtemps avant de choisir d'y habiter et y a situé deux "romances" importantes, *Owen Glendower* et *Porius*. Il s'est également efforcé d'apprendre le gallois, lui qui se disait si peu doué pour les langues étrangères. Un moyen ô combien important pour lui de se ressourcer au pays de ses lointains ancêtres qui portaient ce nom princier de "Powys". Il est fier de ses ancêtres et dit "nous" en parlant du peuple gallois. Il revendique pour sienne cette culture qu'il fait remonter à l'aube du temps historique. Il revendique aussi le droit de garder une certaine distance philosophique vis-à-vis de ceux qui ont "conquis" le pays en le mettant sous le joug des lois, quelles aient été romaines ou anglaises, lois que le peuple gallois a plus ou moins acceptées tout en gardant, envers et contre tout, son indépendance d'esprit et un scepticisme amusé et polyvalent. Dans un livre qui n'a pas encore été traduit, *Obstinate Cymric*, ("Gallois obstiné"), il évoque l'aborigène de l'Age de fer et le décrit inoffensif, patient, insondable et fuyant, sachant disparaitre en s'échappant (un mot important pour Powys) dans la nature. C'est un peu le portrait qu'il nous offre de ce grand personnage qui a réellement existé, Owen Glyn Dwr, en lui juxtaposant celui du jeune et dévoué Rhisiart, si marqué, lui, de pragmatisme normand, qui fera carrière et deviendra juge, tandis qu'Owen disparaitra mystérieusement. Shakespeare aussi évoqua la personne d'Owen Glendower en sa complexité dans une de ses pièces. Un des poèmes du *Barzaz Breiz*, le précieux recueil de poèmes des bardes bretons (dont on n'ignore pas les liens avec la poésie galloise), qui nous a été conservé grâce à l'inlassable curiosité et la piété de La Villemarqué pour la culture bretonne, fait état de la campagne maritime des Bretons pour venir en aide à Owen.

Owen Glendower est un grand roman qui nous fait revivre ces temps héroïques et dangereux comme si nous y étions, (il vient d'ailleurs d'être publié de nouveau en Grande Bretagne) et Ian Mulder nous expliquera les raisons de son admiration pour ce livre... Quel film magnifique on pourrait en tirer!

Il sera aussi question de deux Gallois qui ont été de grands amis de John Cowper: C. Benson Roberts et Huw Menai, le poète du Rhondda. Anna Pawelko parlera du premier qu'elle a bien connu car il fut son ami. Powys admirait Huw Menai et écrivit la préface de son recueil de poèmes, *The Simple Vision*.

Il y avait encore tant de choses à dire concernant ce pays où Powys a choisi de finir ses jours, tant de gens à vous présenter, le barde Iolo Goch qui nous a laissé beaucoup de poèmes célébrant son seigneur, ou encore George Borrow, un écrivain du 19ème siècle, personnage étonnant qui écrivit une relation passionnante de ses voyages à pied au pays de Galles à la recherche lui aussi de Glyn Dwr, *Wild Wales*, un livre qui me servit de guide, et dont je vous parlerai peut-être de nouveau. Mais la place manquait.

Pour finir, sans sortir de la grande, de la vraie littérature, je dirai enfin quelques mots sur W.G. Sebald, un écrivain qui nous a hélas quittés prématurément mais dont l'œuvre, elle, j'en suis sûre, vivra.

Inner truth: *Owen Glendower*

I DON'T know of any novel to compare it with, unless you feel able to imagine that Sir Walter Scott, whom Powys admired, had like Coleridge experimented with drugs and rewritten his *Quentin Durward* under the influence of peyotl or LSD, and out of love, not for money. Scott's novel, set like *Owen Glendower* in the fifteenth century, also narrates the journey of a young man seeking adventure in unruly times, who gets closely entangled in the affairs of princes, and is responsible for the safety of beautiful young ladies. But where Quentin is a conventional hero untroubled by an inner life, who acts bravely and gets the girl in the end, his counterpart Rhisiart in *Owen Glendower* is complex and multifaceted, allured in different ways by an array of women and even the page-boy Elphin; yet sustained by devotion to his adopted feudal lord Owen, and his constant affection for his horse Griffin. When he gets the girl, it's not to end the story and live happily ever after, but to be pressed into compromises and grow middle-aged; and Tegolin, his first love, is no princess but the illegitimate daughter of a Cistercian monk and Lowri, a mistress of sadomasochistic arts, whose sinister charms nearly snare Rhisiart. Mistress Sibli the purple-bearded dwarf helps him avoid this deadly trap, and he's so relieved that he hugs and kisses her, lighting a secret flame in her heart. Against the background of such sub-plots, there's the historical tale of Glendower's role as Prince of Wales in leading an insurrection against the English. It's doomed to eventual failure, but the Welsh prince's defiant and poignant death is a more subtle, peculiarly Welsh kind of victory.

As a historical novel it stands alone, and I'll do my best to convey some of its uniqueness. Within a factual framework, Powys plunges—taking us with him—into a multi-layered adventure, always in search of *truth*: about life in early fifteenth-century Wales; about Glendower's fabled charisma and wizardry; about the relations between the Welsh and the English; about the essence of Welshness. But within and beyond these quests, he continues the life-long quest of his own personal truth. Its duty to history does not deflect the novel from plumbing the complicated soul and philosophical universe of John Cowper Powys, who clearly shares Kierkegaard's passionate belief that "Truth is subjectivity".

Those familiar with Shakespeare will recognise the time as that of *Henry IV Part I*, which follows *The Tragedy of King Richard II*. Already deposed and murdered when the book opens, Richard is remembered with affection by many of the Welsh, especially the friar Mad Huw, to whom he is a future political saviour, rather than a dead king. Like Merlin or Arthur, he'll come again when needed by his people. Glendower himself embodies elements of both Arthur and Merlin. As in Shakespeare's account, the upstart Bolingbroke (Henry IV) has seized the kingdom from Richard, his unpopularity fuelling the Welsh uprising, which Glendower is to lead.

La vérité intérieure: *Owen Glendower*

JE NE VOIS aucun roman auquel le comparer, à moins que vous ne soyiez capable d'imaginer un Walter Scott, que Powys admirait, qui aurait, comme Coleridge, tâté des drogues et ré-écrit son *Quentin Durward* sous l'influence du peyotl ou du LSD, par amour et non pour l'argent. Le roman de Scott, qui se passe comme *Owen Glendower* au 15ème siècle, raconte aussi le voyage d'un jeune homme cherchant aventure en des temps troublés qui se trouve mêlé aux affaires des princes, et responsable de la sécurité de belles jeunes femmes. Mais alors que Quentin, héros de convention exempt de vie intérieure agit avec bravoure et finit par obtenir la jeune fille qu'il aime, son homologue Rhisiart dans *Owen Glendower* est complexe, à multiples facettes, intéressé de différentes façons par tout un déploiement de femmes, et même par le page Elphin, et est cependant porté par la dévotion qu'il ressent envers le seigneur féodal Owen sous la bannière duquel il a choisi de se ranger, et par son affection fidèle pour son cheval Griffin. Lorsqu'il obtient la jeune fille, ce n'est pas pour mettre fin à l'histoire et vivre heureux jusqu'à la fin de ses jours, mais pour être acculé à des compromis et atteindre l'âge mûr; et Tegolin, son premier amour, n'est pas une princesse, mais la fille illégitime d'un moine cistercien et de Lowri, maîtresse des arts sado-masochistes, dont les charmes sinistres manquent pièger Rhisiart. Dame Sibli la naine à la barbe pourpre l'aide à éviter le piège fatal, et il ressent un tel soulagement qu'il la serre dans ses bras et l'embrasse, allumant dès lors une flamme secrète dans le cœur de celle-ci. Sur la toile de fond de ces intrigues secondaires, il y a l'histoire du rôle de Glendower, Prince de Galles comme chef de l'insurrection contre les Anglais. L'aventure est condamnée à l'échec, mais la poignante mort du prince gallois insoumis est par contre une victoire plus subtile, singulièrement galloise.

Comme roman historique il est unique et je m'efforcerai de faire sentir ce qui en fait l'originalité. A l'intérieur d'une trame événementielle, Powys plonge — nous emmenant avec lui — dans une aventure à multiples strates, toujours en quête de *vérité*: sur la vie dans le pays de Galles du 15ème siècle; sur le légendaire charisme et les pouvoirs de sorcellerie de Glendower; sur les relations entre les Gallois et les Anglais; sur l'essence des caractéristiques galloises. Mais tant à l'intérieur qu'au-delà de cette recherche, il continue la quête toujours renouvelée de sa propre vérité personnelle. Ce qu'il doit à l'histoire ne détourne pas le roman de sonder l'âme compliquée et l'univers philosophique de John Cowper Powys, qui partage à l'évidence la croyance passionnée de Kierkegaard selon laquelle "la vérité est subjective."

Ceux qui sont familiers de Shakespeare reconnaîtront l'époque de *Henry IV, 1ère partie,* qui suit *La Tragédie du Roi Richard II*. Déjà déposé et assassiné quand le livre commence, Richard vit dans le souvenir et l'affection des Gallois, en particulier du moine Mad Huw pour qui Richard est le sauveur politique de l'avenir et non un roi défunt. Comme Merlin ou Arthur, il reviendra quand son peuple aura besoin de lui. Glendower lui-même incarne des éléments tant de Merlin que d'Arthur. Comme dans le récit de Shakespeare, le prétendant Bolingbroke (Henry IV) a arraché le royaume des mains de Richard, et son

The story opens with two stalwart characters nearing the end of a long journey to join Glendower in his fastness at Glyndyfrdwy. They are the young scholar Rhisiart and his trusty mount Griffin. From the beginning of the novel, Powys describes sensations and immediate surroundings in the most loving

Dinas Bran from Llangollen

detail, whilst giving a depth of historical background and conveying every nuance of the protagonist's thoughts and feelings all entwined together, as in this extract from Chapter I, when Griffin leads his rider into the woods in search of rest and sustenance, whilst Rhisiart reflects:

> Rhisiart stared and stared at a flimsy currant-moth that was now fluttering feebly through the twigs of a thick-growing elder. . . . It was King Richard's wistful face, as he had seen it once at Hereford, that hovered about those sharp-smelling boughs, and when he thought of his murder he confused those delicate features with those of a man he had seen put to death in his childhood, an unforgettable, abominable sight, taking the heart out of all the June woods of England![1]

The immediacy of his observation, together with an acute sense of chronology, transports us into that far-off century as if it were today. The manners and morals, the superstitions and dangers, the clothing and sleeping arrangements, minutiae of daily life for the various classes of person, all are conveyed without losing track of the great narrative. We feel what it's like to hold a sword, to fight a battle. We are with Owen in his private chamber:

> . . . Owen Glendower threw off the heavy wolf's skin beneath which he had slept, and looked about him in that familiar room at Glyndyfrdwy,

[1] *Owen Glendower*, ed. Rob Stepney (new edition), "The Castle", p. 9

impopularité a nourri la rébellion galloise, dont Glendower va prendre la tête.

L'histoire commence avec deux vaillants personnages approchant de la fin de leur long périple pour rejoindre Glendower dans sa forteresse de Glyndyfrdwy. Il s'agit du jeune étudiant Rhisiart et de sa fidèle monture Griffin. Tout en donnant de la profondeur à l'arrière-plan historique, Powys, dès le début du roman, décrit dans le moindre détail des entrelacs de ce que chaque protagoniste ressent dans son environnement immédiat, de chaque nuance de ses pensées et de ses sentiments, comme dans ce passage du Chapitre I, quand Griffin mène son cavalier dans les bois à la recherche de repos et de nourriture, cependant que Rhisiart réfléchit:

> Rhisiart garda les yeux fixés sur une fragile phalène du groseiller qui voletait faiblement à travers les ramilles d'un sureau touffu... C'était le visage désenchanté du roi Richard, tel qu'il l'avait vu une fois à Hereford, qui planait au milieu de ces buissons à l'odeur forte, et quand il songea au meurtre du roi, il confondit ces traits délicats avec ceux d'un homme qu'il avait vu mis à mort alors qu'il était encore enfant, spectacle inoubliable, abominable, crevant le cœur des rameaux de juin dans toute l'Angleterre![1]

La fraîcheur de son observation, jointe à son sens aigu de la chronologie, nous transportent dans ce lointain siècle, comme si c'était aujourd'hui. Les

Le château de Harlech (où Owain Glyn Dwr séjourna de 1404 à 1409)

manières et la moralité, les superstitions et les dangers, les façons de s'habiller et de dormir, les menus détails de la vie quotidienne pour les différentes classes, sont transmis sans perdre le fil de la narration principale. Nous découvrons ce qu'on ressent en tenant une épée, en combattant dans une bataille. Nous sommes avec Owen dans son appartement privé:

> ... Owen Glendower rejeta la lourde peau de loup sous laquelle il avait dormi et regarda autour de lui, dans cette chambre familière de

[1] *Owen Glendower*, I, "Le Château", p.27-8, traduction P.Reumaux, Ed. Phébus.

> the room that his jesting family had long nicknamed “the magician’s chamber.”
> The coals on the hearth were still red, and in the grey light that seemed pressing like a sorrowful face against the narrow window he could see lying open upon his desk the old parchment-covered folio—the most precious of all his books—which . . . contained poems and prophecies reputed to have been uttered by Taliesin, Llywarch Hen, and others—one or two claiming to be from the actual mouth of Merlin himself![2]

Powys is faithful, as I understand it, to the stories of Glendower from contemporary sources, even though some of these have been dismissed by modern historians, such as the mutilation of the English dead at the battle of Bryn Glas by Welsh women. But he explains them in a way that’s true to his own sense of realism and psychological truth. Contrary to Shakespeare’s portrayal—

> *. . . at my birth*
> *The front of heaven was full of fiery shapes,*
> *. . .*
> *These signs have marked me extraordinary*
> *And all the courses of my life do show*
> *I am not in the roll of common men.*[3]

—his Glendower does not boast, and does not believe in his own powers of sorcery, though he is glad enough to allow others to believe in them, for it increases their awe and serves his ends. Not till the last chapter “Difancoll”, which portrays his final days, do we get evidence of supernatural powers. He can send out a wraith of himself to places where it can see and be seen! But his unsentimental friend Broch o’Meifod is still not convinced.

All the same, sorcery, not as crude defiance of physical laws, but as manipulation of perceptions, is at the heart of the novel. In this more believable form, magic brings us closer to understanding something that the *Lord of the Rings* or *Harry Potter* would have us escape from: reality itself. The author’s own experience of manipulating a lecture audience with the power of his deeply-felt knowledge, enthusiasm and rhetoric has been in previous novels projected into the mystic characters Sylvanus Cobbold and John Geard. Owen is more real—believable and fully rounded—than either of these. But Powys’ unique ability to cast a spell on his readers, to delve into the strangest, strongest and most personal material and yet make us share the same feelings, must have been developed during his itinerant years in the States, in direct contact with diverse lecture audiences—a formative approach few novelists can have had at their disposal.

In his vision of reality, the subjective rules over all life, even history being subject to its thrall. So at the signing of the Tripartite Agreement which divides up England—a fully documented historical fact—the fleeting impressions of an

---

[2] ibid., “Mathrafal”, p.320

[3] *Henry IV, part I,* Act III, Shakespeare

> Glyndyfrdwy, la chambre que sa moqueuse famille avait depuis longtemps surnommée la chambre du Magicien.
>
> Dans la cheminée les braises étaient toujours rouges et, dans la lumière grise qui paraissait se presser avec une figure triste contre l'étroite fenêtre, il distinguait le vieil ouvrage de grand format couvert de parchemin qu'il tenait toujours ouvert sur son bureau — le plus précieux de tous ses livres .... Il contenait des poèmes et des prophéties réputées avoir été prononcées par Taliessin, Llywarch Hen et d'autres — et dont quelques-unes seraient même sorties de la bouche de Merlin en personne![2]

Powys est fidèle, si j'ai bien compris, aux récits sur Glendower rapportés par des sources contemporaines, même si certaines ont été réfutées par des historiens modernes, comme la mutilation des soldats anglais morts à la bataille de Bryn Glas par des femmes galloises. Mais il les explique d'une façon qui est fidèle à son propre sens du réalisme et de la vérité psychologique. Contrairement au portrait fait par Shakespeare

> *... A ma naissance*
> *Le front du ciel était empli de formes embrasées*
> ...
> *Ces signes m'ont marqué de façon extraordinaire*
> *Et tous les événements de ma vie montrent bien*
> *Que je ne suis pas sur le registre du commun....*[3]

le Glendower de Powys ne se vante pas, et ne croit pas en ses propres pouvoirs de sorcellerie, bien qu'il soit assez satisfait de laisser les autres y croire, car cela augmente leur effroi et sert ses buts. Ce n'est d'ailleurs qu'au dernier chapitre, "Difancoll", qui décrit ses derniers jours, que nous avons une preuve de ses pouvoirs surnaturels. Il peut envoyer un double de sa personne à des endroits où il peut voir et être vu! Mais son ami Broch o'Meifod, guère sentimental, n'est toujours pas convaincu.

Quoi qu'il en soit, la sorcellerie, non pas en tant que défi grossier aux lois physiques, mais en tant que manipulation des perceptions, est au cœur du roman. Sous cette forme plus facile à accepter, la magie nous amène plus près de comprendre quelque chose que *Le Seigneur des Anneaux* ou *Harry Potter* aimeraient nous encourager à fuir: la réalité elle-même. La propre expérience de l'écrivain qui manipulait un auditoire grâce à ses solides connaissances, à son enthousiasme et sa rhétorique, avait été projetée dans ses romans précédents sur les personnages mystiques de Sylvanus Cobbold et de John Geard. Owen est plus réel — crédible et bien rendu — qu'aucun de ces deux-là. Mais la capacité unique de Powys d'ensorceler ses lecteurs, de plonger dans le matériau le plus étrange, le plus fort et le plus personnel et cependant de nous faire partager les mêmes sentiments, a certainement été développée durant ses années de tournées aux Etats-Unis, en contact étroit avec différents auditoires — une approche formative que peu de romanciers ont dû avoir à leur disposition.

Dans sa vision de la réalité, le subjectif règne sur toute vie, et même l'histoire est soumise à cet enchantement. Ainsi lors de la signature de l'accord tripartite qui divise l'Angleterre — un fait historique dûment documenté — les

---

[2] ibid., I,"Mathrafal", p.428

[3] *Henry IV, 1ère partie*, acte III

individual's inner life upstage the main event and append their own symbolism. For at this point, Rhisiart's hair stands on end:

> And what was out there in the moonlight? He was sure he heard a long-drawn cry from the sea. Was Owen really a magician? But there it was—clear before him—and no one saw it but himself. Between Owen and Sir Edmund it was—its point upon the outspread map—the sword of Hotspur!
> He knew it at once. It was the "kind sword" he had seen in the man's hand at Dinas Bran.[4]

The recall of past events, or even past sensations and impressions, plays a powerful role in the structure of the novel. Thus, this vision of a ghostly sword touching the map takes Rhisiart back to a previous feeling he'd had at a banquet, as a guest of the English, at which the young Prince Hal had been amusing himself by tossing Rhisiart's dagger in the air and catching it, until inevitably he cut himself. Suddenly, a large lay-brother had thrown off his cowl and false beard, revealing himself to be none other than Glendower himself, fully armed and, to Rhisiart at least, emanating a supernatural light. Harry Hotspur had drawn his sword:

> Quicker than a flash of lightning could have burst did that bare blade appear in Harry Percy's hand; but not less quick—for the brain, even of an Oxford student, can move faster than lightning—the queerest sideways impression rushed through Rhisiart's consciousness.
> "What a friendly weapon," he thought, "that sword of Hotspur's is!"[5]

There's no way a brief review can convey the scope of all the incidents—moving, bizarre, comic and gruesome by turns—which the author has woven into such a vast and rich tapestry. Outlandish as they are, they combine into a coherent whole, and constitute—strange as this may sound in reference to a novel—a profound meditation on life. For example, in the "Goosander" chapter, Owen has his headquarters at Harlech Castle which overlooks the beach. At one critical point in his fortunes, he has his crowned head stuck through the narrow window aperture where he and a sea bird, both intoxicated by the moon, eye each other like co-conspirators in the saga of life on earth.

> But that head with its strong white neck and its forked beard and its golden circlet evoked strange, weird, obscure feelings in him [the goosander] . . . an indescribable feeling quivered through the roots of his feathers . . . And the goosander's ecstasy only increased, as long as he kept his head tilted a little to one side, when the sea-foam swirling about the rocks grew still whiter in the moonlight . . ."[6]

Though subjectivity may be truth and this extraordinary tale becomes real in

[4] *Owen Glendower*, "The Goosander", p.542
[5] ibid., "Room for the Prince", p.311
[6] ibid., "The Goosander", p.529

impressions fugitives de la vie intérieure d'un individu prennent le dessus sur l'événement principal et y ajoutent leur propre symbolisme. Car à ce moment précis, les cheveux de Rhisiart se dressent sur sa tête:

> Et qu'est-ce que c'était qui venait du clair de lune, au-dehors? Il fut certain d'entendre un long cri venant de la mer. Owen était-il réellement un magicien? Mais elle était là, devant lui, et personne d'autre ne la voyait. Entre Owen et messire Edmund, il y avait — la pointe tournée vers la carte étalée — l'épée de Tête-Brûlée [4] !
>
> Il la reconnut aussitôt. C'était la "bonne épée" qu'il avait vue dans la main de l'homme à Dinas Bran.[5]

Le rappel d'événements passés, ou même de sensations et d'impressions passées, joue un rôle important dans la structure du roman. Ainsi, cette vision de l'épée fantôme touchant la carte ramène Rhisiart à une impression déjà ressentie lorsqu'il assistait, en tant qu'invité des Anglais, au banquet pendant lequel le jeune Prince Hal s'était amusé à envoyer le poignard de Rhisiart en l'air et à le rattraper, jusqu'à ce qu'il finisse inévitablement par se couper. Tout-à-coup un grand moine s'était débarrassé de son capuchon et de sa fausse barbe, révélant qu'il n'était autre que Glendower lui-même avec toutes ses armes, et dont il émanait, du moins aux yeux de Rhisiart, une lumière surnaturelle. Harry Hotspur avait tiré son épée:

> Plus rapidement qu'un éclair avant le coup de tonnerre apparut cette lame nue dans la main de Harry Percy, mais non moins rapide — car le cerveau, même chez un étudiant d'Oxford, peut être plus rapide que l'éclair — fut l'impression des plus étranges qui traversa obliquement la conscience de Rhisiart.
>
> "Quelle arme amicale, l'épée de Tête-Brûlée!" pensa-t-il.[6]

Il est impossible dans une brève critique de faire sentir l'étendue de tous les incidents — émouvants, comiques ou macabres selon les cas — que l'écrivain a tissés en une vaste et riche tapisserie. Quelques bizarres qu'ils soient, ils s'interpénètrent en un tout cohérent, et constituent — aussi étrange que cela puisse paraître dans le cadre d'un roman — une profonde méditation sur la vie. Par exemple, dans le chapitre "Le Harle Bièvre" Owen a son quartier général au château de Harlech qui surplombe la plage. A un moment critique dans son existence, il passe sa tête couronnée dans l'ouverture d'une étroite fenêtre et là lui et l'oiseau, tous deux intoxiqués par la lune, se regardent l'un l'autre comme des conspirateurs dans la saga de la vie sur terre.

> Mais cette tête au cou de taureau blanc, à la barbe fourchue et au cercle d'or éveilla en lui [le harle] d'obscures, d'inquiétantes, d'étranges sensations ... une indescriptible sensation fit trembler les pennes de ses plumes... l'extase du harle ne fit qu'augmenter, tandis que l'écume qui tourbillonnait autour des rochers blanchissait davantage sous la lune.[7]

Même si la subjectivité peut être la vérité et même si ce récit extraordinaire devient réel en se déployant, ce n'est qu'une illusion, entretenue uniquement

---

[4] "Tête-Brûlée" est l'équivalent choisi par le traducteur pour Harry "Hotspur".

[5] *Owen Glendower*, II, "Le Harle Bièvre", p.246

[6] ibid., I, "Place au Prince!", p.417

[7] ibid., II "Le Harle Bièvre", p.229

the telling, it's all an illusion sustained only by the art of the story-teller. In eight hundred pages, the illusion wobbled for me only twice. The first occasion was where Rhisiart sucks blood from Owen's arrow-wound, fearing his lord will die of adder-poison, then swallows it. This signals a major change in the narration, for from this point, Rhisiart is no longer the sole observer through whose eyes the story is narrated: now we are able to enter Glendower's inner world, as if we had ourselves swallowed his blood and taken a piece of his soul. It's a risky device by the author, but I read on and accepted it.

The second was where Rhisiart is at his lowest point; he has been dismissed from his post as Glendower's secretary, his Catharine is married to Mortimer, his Luned is pregnant with Elphin's child and—ultimate humiliation—his Tegolin, though young enough to be Owen's daughter, has nevertheless attracted the attentions of that aging warrior, who proposes to dress her in armour and go into battle with her as a kind of angelic mascot. (As the Maid of Edeyrnion, she thus foreshadows Joan, the Maid of Orleans, by about twenty years: surely Powys teasing the French?) At this point, I put the book down and felt some bitterness against the author for the woes inflicted on my hero. My suspension of disbelief, essential to enjoying a novel, was damaged. Dispirited, I made myself read on—to discover that in a dramatic change of mind, Glendower yields his place to Rhisiart as leader of the army; and in one of Powys' great crowd scenes, to the rousing sound of the Battle-Song of Uther Pendragon, a procession by the combatants to the chapel culminates in the impromptu wedding of Rhisiart and Tegolin. Only one thing remains for the completion of Rhisiart's happiness: the chance to express his devotion to Glendower his Prince. The chance is given forthwith: for emerging from the chapel, the hyper-alert Rhisiart spots the brutish David Gam about to assassinate Owen, disarms him and delivers him captive to his Prince.

It didn't seem to me, as I read this, that Powys was stretching credulity in creating such a melodramatic reversal of fortune. Glendower's change of mind was presented as according with his mercurial and intuitive nature, the essence of his sorcery. It became clear that my emotions had been manipulated all along by the author! And it made me marvel all the more at the vast yet intricate illusion, so full of resonances, which this great novelist has produced.

There's so much more; but you can read what others have written about *Owen*, and discover the book for yourself. *Owen Glendower* has taken up residence in my memory, as if I had lived through those times myself; but unlike your own past which is gone for ever, this is a book which you can take up and read again and again.

Ian Mulder

Our readers will remember that Ian Mulder has already given us a fine analysis of *Wood and Stone* in "*la lettre powysienne*" n°2.

par l'art de celui qui raconte. En huit cents pages, l'illusion vacilla pour moi deux fois seulement. La première fois ce fut lorsque Rhisiart suce le sang de la plaie occasionnée par la flèche, craignant que son seigneur ne meure du poison de vipère, puis qu'il l'avale. Ce fait signale un changement important dans la narration, car à partir de là Rhisiart n'est plus le seul observateur de l'histoire racontée: nous sommes maintenant capables de pénétrer dans le monde intérieur d'Owen, comme si nous avions nous-mêmes avalé son sang et pris un morceau de son âme. C'est un procédé risqué de la part de l'auteur, mais j'ai continué à lire, l'ayant accepté.

La seconde fois se situe lorsque Rhisiart atteint son point le plus bas; il a été congédié de son poste de secrétaire de Glendower, sa Catherine est mariée à Mortimer, sa Luned est enceinte des œuvres d'Elphin et — ultime humiliation — sa Tegolin, bien qu'assez jeune pour être la fille d'Owen, a néanmoins attiré l'intérêt du vénérable combattant, qui se propose de la revêtir d'une armure et de livrer bataille en la compagnie de cette mascotte angélique, (en tant que Pucelle d'Edeyrnion, elle précède ainsi Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans, de près de vingt ans: sans doute une façon pour Powys de taquiner les Français?). A ce moment je posai le livre et plongeai dans l'amertume vis-à-vis de l'auteur pour les malheurs infligés à mon héros. Ma crédulité de lecteur, essentielle à qui veut jouir d'un roman, était endommagée. Mécontent, je me forçai à continuer ma lecture, — pour découvrir que par un revirement dramatique, Glendower cède à Rhisiart sa place à la tête de l'armée; et dans une des grandes scènes de foule typiques de Powys, au son exaltant du chant de bataille d'Uther Pendragon, la procession des combattants se rendant à la chapelle trouve son point culminant dans le mariage impromptu de Rhisiart et Tegolin. Une seule chose manque encore pour parachever le bonheur de Rhisiart: l'occasion d'exprimer sa dévotion à Glendower son Prince. Celle-ci survient aussitôt, car émergeant de la chapelle, l'infiniment rapide Rhisiart remarque David Gam la Brute sur le point d'assassiner Owen, le désarme et le remet prisonnier à son Prince.

Il ne m'a pas paru, tandis que je lisais, que Powys demandait trop à la crédulité du lecteur en créant un tel retour de fortune mélodramatique. On nous montre que Glendower change d'avis parce que c'est en accord avec sa nature mercuriale et intuitive, l'essence de ses pouvoirs de sorcellerie. Il m'apparut clairement que mes émotions avaient été manipulées d'un bout à l'autre par l'auteur! Cela me fit d'autant plus m'émerveiller devant la vaste et complexe illusion, emplie de résonnances, que ce grand romancier avait produite.

Il y aurait encore bien des choses à dire; mais vous pouvez lire ce que les autres ont dit d'*Owen,* et faire vos propres découvertes. *Owen Glendower* a pris place dans ma mémoire, comme si j'avais vécu ces époques moi-même; mais au contraire de son propre passé, irrémédiablement disparu, voici un livre que l'on peut lire un grand nombre de fois.

Ian Mulder

Ian Mulder a fait précédemment une analyse subtile de *Wood and Stone* dans *"la lettre powysienne"* n°2.

How John Cowper gave a heathen send off to *Owen Glendower*

[. . .]

SO I SET OUT on *Xmas Eve morning* leaving a note for Phyllis not to worry if I were late for breakfast and telling our Betty (who is like a daughter to Phyllis and me and guards us from all ill, as she also does all her own family — our Ladies at N°5 — *and* the turbulent audience of kids at Corwen *Cinema*! where save for the *operator* she's often left in sole authority& control & has to decide what to do if the lights go out or anything goes wrong!) and I started at ten minutes to nine — 8.50am — and walked with terrific speed with pen & paper in pocket & also a *rough copy* of my end of Owen which ends with a flight of Crows: *no!* a couple of aged Ravens croaking and croaking as it seems to Meredith ("Maredudd" in Welsh) *Meredith ap Owen Glyn Dwr* his only surviving son — croaking I say as it seems to Meredith as he leaves his father's body to be burnt on the top of our Corwen "*Mynydd-y-Gaer*" who is wondering if his Father's spirit survives his burnt flesh and *sprinkled ashes* — the Welsh words "Nis Gwn! Nis Gwn! Nis Gwn! Nis Gwn! — I don't know! I don't know! I don't know! I don't know! " and they vanish like dots in the sky eastward over the Berwyns still croaking "*nis goon*!" — *towards Mathrafal*! And so I make "*Mathrafal*" the last word!

Well I got to the foot of *the Gaer* in just half an hour, namely at 9.20 — and then I took my time — and it took me just half an hour climbing up it, and then I settled myself in one of those hollow places among the stones and just as I'd written about the ravens & the words "towards Mathrafal" a red & great finger of the rising sun *behind me* came over my shoulder & made a bit of *quartz* (you know that *white stuff* in our slate-rock here?) blaze like a huge Diamond! So any way *that* was a good omen: & could not have happened in Valle Crucis Chapter House because I should have been *there* by candle-light about 4 when twilight begins!

[. . .]

JCP to Gerard Casey, 7 January 1940, *The Powys Journal*, 1995

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

[. . .]

I have given up pro-tem my chief pleasures in life,—reading with a crib the Odyssey and puzzling out Welsh without a crib,[. . .] only 'til the 18th, Thursday the 18th. And this is the day I've chosen (if only I finish correcting the type in time) to post and mail this lengthy book to its publisher. For now I'll copy the words for you, if you can do the sums, to tell me what it comes to altogether. I mean how many words 'Owen Glendower' contains. [. . .] I began it in the Valle Crucis Chapter House on April 24th, Eve of St. Mark 1937 and ended it on Mynydd-y-Gaer on December 24th 1939. So it took three years, the longest I've ever taken to write aught.

[. . .]

JCP to Nicholas Ross, 14 January, 1940, *Letters to Nicholas Ross*

La fête d'adieu païenne de John Cowper à *Owen Glendower*

[. . .] JE SUIS donc parti la *veille de Noël au matin* en laissant un mot à Phyllis, qu'elle ne se fasse pas de souci si j'étais en retard pour le petit déjeuner et disant à notre Betty (qui est comme notre fille à Phyllis et à moi et qui nous protège de tout mal, comme elle le fait pour sa propre famille — nos dames du n°5 — et le public turbulent que sont les gosses au *Cinéma!* de Corwen où en dehors du *projectionniste* elle devient souvent seule responsable et doit décider ce qu'il faut faire si les lumières s'éteignent ou que quelque chose va de travers!) et je suis parti à neuf heures moins dix — 8h50 — et j'ai marché à toute vitesse avec plume et papier dans la poche et aussi une *ébauche* de ma fin de Owen qui se termine avec un envol de corneilles: *non!* un couple âgé de corbeaux, croassant sans cesse, comme il semble à Meredith ("Maredudd" en gallois) *Meredith ap Owen Glyn Dwr* le dernier fils qui lui reste — croassant dis-je comme il semble à Meredith tandis qu'il laisse le corps de son père se consumer sur le sommet de notre "*Mynydd-y-Gaer*" et qu'il se demande si l'esprit de son Père survit à sa chair brûlée et aux *cendres éparses* — les mots gallois "Nis Gwn! Nis Gwn! Nis Gwn! Nis Gwn!" — Je ne sais pas! Je ne sais pas! Je ne sais pas! Je ne sais pas! et ils disparaissent comme des points dans le ciel vers l'est au-dessus des Berwyns en croassant toujours "*nis goon*!" — *vers Mathrafal*! Et ainsi je fais de "*Mathrafal*" le tout dernier mot!

Donc je suis arrivé au pied du *Gaer* en tout juste une demi-heure à 9h20 — ensuite j'ai pris mon temps — il m'a fallu exactement une demi-heure pour en faire l'ascension, ensuite je me suis installé dans un de ces creux parmi les pierres et juste au moment où j'avais écrit au sujet des corbeaux et les mots "vers Mathrafal" un grand doigt rouge du soleil se levant *derrière moi* vint sur mon épaule & fit briller un morceau de *quartz* (tu sais cette *matière blanche* sur nos ardoises ici?) comme un énorme Diamant! Et donc *ça* de toutes façons c'était de bon augure: et n'aurait pu arriver dans la salle capitulaire de Valle Crucis car *j'y* aurais été à la lumière de la bougie vers 4 heures au début du crépuscule![. . .]

JCP à Gerard Casey, 7 janvier 1940, *The Powys Journal*, 1995

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

[. . .] J'ai renoncé pour l'instant à mes plus grands plaisirs dans la vie,—lire l'Odyssée avec une traduction et déchiffrer le Gallois sans,[. . .] mais seulement jusqu'au 18, jeudi 18. Et c'est ce jour que j'ai choisi (si jamais j'arrive à corriger le manuscrit) pour envoyer par la poste ce livre volumineux à son éditeur. Pour l'instant je vais copier les nombres de mots pour toi, si tu peux faire les additions et me dire à combien on arrive en tout. Je veux dire combien de mots il y a dans 'Owen Glendower'. [. . .] Je l'ai commencé dans la salle capitulaire de Valle Crucis le 24 avril, la veille de la St Marc 1937, et l'ai terminé sur Mynydd-y-Gaer le 24 décembre 1939. Cela a donc pris trois ans, le plus long qu'écrire quelque chose m'ait jamais demandé.[. . .]

JCP à Nicolas Ross, 14 janvier 1940, *Letters to Nicolas Ross*

John Cowper Powys, un Gallois obstiné

"RACONTER" *Owen Glendower* est pratiquement impossible. Car si John Cowper Powys utilise comme moteur narratif la révolte "nationaliste" du prince Owen (ou Owain Glyndwr), il n'en marque le déroulement (naissance, développement, réussite puis échec) que par quelques moments où se révèle surtout le monde d'émotions et d'illusions de l'individu, consacrant la plus grande partie de son récit à de longues et minutieuses scènes de groupe où l'on voit se croiser, entre deux ribotes, deux combats ou deux disputes théologiques, toute une foule de personnages secondaires dont les rêves, les amours, les ambitions, les malheurs tissent la toile historique et humaine prodigieusement complexe sur le fond de laquelle se dessine la carrière du prince rebelle. C'est ce que John Cowper Powys appelle "la musique de la vie". Mais ce grouillement de silhouettes toujours étonnamment concrètes — carnaval breughélien, babel de soldats, paysans fous, nains et géants, enfants, bardes, femmes sadiques, pages hermaphrodites, moines guerriers, hérétiques de tout poil — a aussi pour fonction de donner à voir la vie comme un flot impersonnel d'événements où le hasard règne en maître, où un incompréhensible désordre règle les destins.

Ce qui ne pourra manquer de frapper, dans un récit de révolte dont l'objectif est ce qu'on appellerait aujourd'hui la conquête d'une "unité nationale", c'est le caractère passif du héros. Sceptique, contemplatif, détaché, trop absorbé dans ses contemplations intérieures et soucieux de célébrations de rites anciens pour pouvoir donner un contenu ou un contour politique à l'avenir, Owen le powysien fascine le lecteur par son caractère anti-héroïque, "monstrueusement fataliste". Et c'est moins par l'étude d'un chef politique conscient de ses buts et de ses moyens (ce que l'Owen du roman n'est pas) que par la reconstitution d'un climat intellectuel et quasiment sociologique, que John Cowper Powys fait de son personnage le symbole de la nation opprimée — celle dont il parle dans *Gallois obstiné*:

> Nulle race au monde, à l'exception des Juifs, n'a senti le fer entrer si profondément dans son âme — *le fer littéral* — celui d'une domination exercée par les armes cruelles de races qu'elle sentait lui être mentalement inférieures.[1]

Et il n'est pas douteux que c'est le sens profond de l'entreprise de John Cowper Powys qui se trouve explicité à la fin du roman, lorsque, au moment de la mort d'Owen, "prince des tumulus", "silhouette arthurienne", mythe vivant caché dans la forêt immémoriale, l'écrivain transmue magnifiquement l'échec du rebelle dans le paysage de sa carrière:

> La géographie même du pays et ses particularités climatiques, la nature même de ses montagnes et de ses rivières, la façon même dont tombent et se lèvent les brumes qui flottent par-dessus, tout concourt, à un degré inconnu dans aucune autre région terrestre, à ce que l'on pourrait appeler une mythologie de la fuite. C'est le secret du pays. D'autres races aiment et haïssent, conquièrent et sont conquises. Cette race élude et se dérobe, traque et est traquée. Son âme accomplit sans cesse un double vol. Elle fuit dans un dédale intérieur. Elle bat en retraite dans un dédale

[1] *Obstinate Cymric*, p.83 (non traduit en français)

John Cowper Powys, an obstinate Welshman

TO "NARRATE" *Owen Glendower* is almost impossible. For if John Cowper Powys uses as narrative driving force the "nationalist" uprising of prince Owen (or Owain Glyndwr), he only marks its progress (birth, development, success, then failure) at a few moments, revealing mostly the world of emotions and illusions of the main character, while devolving the greatest part of his tale to long and detailed group scenes in which, between two drunken bouts, two battles or two theological disputes, whole crowds of secondary characters are seen, whose dreams, loves, ambitions, calamities weave the extraordinarily complex historical and human cloth, upon which is drawn the career of the rebel prince. That is what John Cowper Powys names "the music of life". But this swarming mass of figures, always strikingly concrete — Breughelian carnival, Babel of soldiers, mad peasants, dwarfs and giants, children, bards, sadistic women, hermaphrodite page boys, warring monks, heretics of all kinds — is also meant to make one see life as an impersonal stream of events where mere chance prevails, where an incomprehensible disorder rules destinies.

In the tale of such a rebellion, the aim of which is what would nowadays be called the conquest of "national unity", one will undoubtedly be struck by the passive character of the hero. Sceptical, meditative, detached, too absorbed in his interior contemplations and too concerned with the celebrations of ancient rites to be able to give substance or a political outline to the future, the Powysian Owen bewitches the reader through his anti-heroic, "monstrously fatalistic" disposition. So it is less through the study of a political leader, conscious of his aims and means, (which the Owen of the novel is not) than by the recreation of an intellectual and almost sociological climate that John Cowper Powys makes his character the symbol of the oppressed nation — that nation of which he speaks in *Obstinate Cymric*:

> ...it seems probable that no race in the world, except the Jews, have felt the iron enter so deeply into their souls, the *literal iron*, of being dominated by the cruel weapons of races that mentally, emotionally, and spiritually they felt to be inferior to themselves.[1]

And it is not to be doubted that it is the deep meaning of John Cowper Powys's enterprise which is made explicit at the end of the novel, when, at the moment of the death of Owen, Owen the "prince of tumulus", "the Arthurian figure", the myth living hidden in the immemorial forest, the writer transmutes magnificently the rebel's failure into the landscape of his career:

> The very geography of the land and its climatic peculiarities, the very nature of its mountains and rivers, the very falling and lifting of the mists that waver above them, all lend themselves to a degree unknown in any other earthly region, to what might be called the *mythology of escape*. This is the secret of the land. This is the secret of the people of the land. Other races love and hate, conquer and are conquered. This race avoids and evades, pursues and is pursued. Its soul is forever making a double flight. It flees into a circuitous *Inward*. It retreats into a circuitous

[1] *Obstinate Cymric*, p.83, The Druid Press Ldt, 1947

extérieur. ... Seule parmi les nations, elle n'érige pas de monuments à ses princes, pas de tombe à ses prophètes. Son passé est son avenir, car elle vit de souvenirs et recule en avançant. Ses plus illustres héros n'ont pas de sépultures, car ils reviendront. En réalité, ils ne sont pas morts, ils ont seulement disparu.[2]

Vue vers l'ouest depuis Harlech Castle

Mythologie poétique de John Cowper Powys? Ernest Renan disait déjà que "les Celtes ont un besoin invincible d'illusion". Pourquoi désirer l'histoire et l'existence historique quand le mythe et le souvenir du mythe fournissent d'aussi solides certitudes?

Philippe Jaworski, *La Quinzaine littéraire*, 1-15 juin 1996.

[2] *Owen Glendower*, II, "Difancoll", ed. Phébus

Valle Crucis, where JCP started writing *Owen Glendower*

> *Outward*. ... Alone among nations it builds no monuments to its princes, no tombs to its prophets. Its past is its future, for it lives by memories and in advance it recedes. The greatest of its heroes have no graves, for they will come again. Indeed they have not died; they have only disappeared.[2]

The poetic mythology of John Cowper Powys? Ernest Renan had already asserted that “Celts have an invincible need of illusion”. Why yearn for history and historical existence when myth and the memory of myth provide such strong certitudes?

Philippe Jaworski, *La Quinzaine littéraire*, 1-15 juin 1996

[2] *Owen Glendower*, “Difancoll”, p.889-90, Picador, 1978

Owen Glendower ou le temps suspendu

COMMENT évoquer, en quelques lignes, la magie dont est imprégné le roman de John Cowper Powys, *Owen Glendower*? Le classement de cette œuvre dans la catégorie du "roman historique" est à la fois inévitable et profondément réducteur. Powys ne semble en effet respecter les règles du genre qu'afin de les faire plus sûrement imploser par la suite. La première page même du roman, dans laquelle il présente un de ses personnages principaux, joue avec virtuosité des codes romanesques:

> Don Quichotte n'aurait eu aucun mal à reconnaître dans le maigre cheval pie qui portait le jeune Rhisiart le long du sentier sinueux descendant vers la rivière Dee un vrai cousin de Rossinante.[1]

Ainsi, la longue silhouette noire chargée d'armes antiques, brinquebalant sur le chemin fait-elle aussitôt naître l'image d'un anti-héros, lui-même placé sous le patronage du défenseur le plus fameux des causes perdues. Et Powys d'ajouter: "Comme Rossinante, il avait une aussi forte personnalité que son maître."

C'est donc un couple qui nous est présenté ici, dont les membres sont explicitement mis sur un pied d'égalité et qu'il nous sera permis de suivre tout le long du roman. En l'espace de quelques lignes il devient déja difficile de continuer à croire à une fiction ordinaire. *Owen Glendower* est, en effet, un roman historique détourné, protéiforme, immense et baroque.

Non seulement les personnages principaux se révèlent être bien plus que des héros conventionnels, mais même la hiérarchie la plus évidente, celle qui fait des animaux des ombres traversant fugitivement de part en part l'histoire des hommes, n'est pas de mise ici. C'est que Powys ne respecte aucun canon. Sa puissance de création est telle qu'il ne saurait avoir recours à des clichés pour décrire ses personnages. Il enrichit le récit des nombreux caractères, jugements, peurs et manies des protagonistes d'une description précise de leur soumission, aussi involontaire qu'inconsciente, à l'influence des constellations. Ils constituent par ce biais le miroir changeant où se reflètent les caprices des astres.

Ainsi, John Cowper Powys ne se contente pas de recréer dans ses romans un monde foisonnant d'hommes et de bêtes, ancré dans un paysage omniprésent, mais il n'hésite pas à y intégrer les planètes. Le roman se fait univers, cosmologie, et y gagne une dimension nouvelle. Nous faisons connaissance avec un univers en perpétuel mouvement, où les lieux, les plantes et les arbres mais aussi les planètes, unissent leurs forces ou bien s'affrontent en des combats sans fin. Toutes ces entités douées de volonté propre, possèdent une parcelle de divinité et ne cessent d'agir sur les humeurs des hommes.

> On ne put pas dire que la disparition matérielle de la comète, à la fin de mars, fût une disparition totale. ... Il en restait quelque chose: un poids dans l'atmosphère, une pression sur les âmes humaines, une accélération du pouls, d'étranges courants croisés dans la circulation psychique de l'air.[2]

Dans un tel univers, le temps ne peut se concevoir sur un mode linéaire,

---

[1] *Owen Glendower* I, "Le Château", ed. Phébus, p.19

[2] ibid., II, "Amour et Honte", p. 55

Owen Glendower or time in abeyance

HOW IS IT possible to evoke, in a few lines, the magic which permeates John Cowper Powys's novel *Owen Glendower*? To put this work in the category of the historical novel is at the same time unavoidable and deeply restrictive. For Powys seems to respect the rules of the genre only in order to better make them implode later on. The very first page of the novel, in which he introduces one of the main characters, shows the hand of a virtuoso playing the codes of the romance novels:

> Don Quixote might well have recognised in the gaunt piebald horse that carried young Rhisiart down that winding track towards the river Dee a true cousin of Rosinante's.[1]

So that the long and dark silhouette loaded down with antique weapons, stumbling along the way, immediately calls to mind the image of an anti-hero, himself set under the patronage of the most famous upholder of lost causes. And Powys adds: "Like Rosinante he was as much of a personality as his master".

It is therefore a couple which is introduced here, of which the two members are explicitly put on an equal footing and whom we will be following throughout the novel. Within a few lines, it has already become difficult to go on believing in an ordinary fiction. *Owen Glendower* is, in fact, a deflected historical novel, Protean, enormous and baroque.

Not only the main characters are much more than conventional heroes, but even the most obvious hierarchy, that which turns animals into shadows fleetingly passing through and through men's history, does not apply here. For Powys has no respect for rules. His creative powers are such that it would be impossible for him to resort to clichés in describing his characters. He enriches the tale of the many idiosyncrasies, judgments, fears and manias of the protagonists, with a precise description of their subservience, as unconscious as it is involuntary, to the influence of the constellations. In this way, they provide the flickering mirror in which the vagaries of stars are reflected.

So John Cowper Powys is not content to merely re-create in his novels a world teeming with men and beasts, anchored in an omnipresent landscape, but he has no reluctance in incorporating planets into it. The novel becomes a universe, a cosmology, and thus attains a new dimension. We get to know a perpetually moving universe, where places, plants and trees, but also planets, unite their strength or contend in never-ending combats. All these entities gifted each with their own will, own a fragment of divinity and never cease to act on the humours of men.

> The material disappearance of the comet by the end of March could hardly be called a complete departure. ... Something of itself remained, a weight upon the atmosphere, a pressure upon human souls, a quickening of human pulses, queer crisscross currents in the psychic air.[2]

In such a universe, time cannot be conceived in a linear mode, but must be

[1] *Owen Glendower*, "The Castle", Picador, 1978, p. 3

[2] ibid., "Love and Shame", p.480

mais doit être, au contraire, découpé en des périodes fastes ou bien néfastes aux hommes. Parfois aussi, se laisse-t-il apprivoiser par des êtres hors du commun.

Owen Glendower est un de ces maîtres du temps dont il expérimente lui-même les lois. Il se permet en effet de courtes évasions, des absences, qui paraissent imperceptibles aux autres mais n'échappent pas à Rhisiart, le jeune Don Quichotte du début du roman. Ces échappées hors du temps sont ressenties par Owen comme une manifestation de l'acuité de ses sens, comme une jouissance toute particulière. Il semble que cette pratique soit même devenue au fil du temps proprement constitutive de sa personnalité. Il s'autorise ces absences et les contrôle tout en les considérant comme une sorte de rite religieux personnel. Rhisiart en décrit les symptômes:

> ...il trouva alors si palpables ces accès d'épilepsie, comme autant d'instants où l'âme venait de quitter le corps, qu'il se surprit à faire un mouvement instinctif en avant, dans sa crainte de voir le chef brusquement vaciller et chanceler.[3]

Le portrait d'Owen est celui d'une sorte de chaman, au pouvoir magnétique, dont l'âme, singulièrement apte à se promener entre les mondes, échapperait par là à la tyrannie du réel, tout en conservant une extraordinaire lucidité..

> Dans cette lumière grise, les jeunes gens distinguaient mal le visage d'Owen, mais il sentait que ses traits se dissolvaient, que tout son torse se dissolvait et se transformait en une incertaine tour de brume. [4]

Les perspectives, loin d'être figées semblent ici, au contraire, n'être soumises à aucune loi.

> Il avait l'impression d'être là, sur son cheval gris, depuis un millier d'années, avec les pluies, les rosées, les jours et les nuits passant sur lui, disant à tous ceux qui venaient quel était le secret du lieu.[5]

Pour Powys, l'âme est une entité libre, capable de traverser les espaces et de confondre temps, lieu et durée. Lorsque toutes les conditions sont réunies au sein d'un site propice sacré, permanence et fulgurance sont en mesure de se superposer. De cette rencontre rare entre un lieu, un instant et une âme naissent de précieux instants de grâce.

Aude Suran

Aude Suran est française mais vit à Constance, en Allemagne, où elle prépare un doctorat d'histoire. C'est en lisant un numéro du magazine littéraire allemand *Akzente* consacré à Powys à l'occasion de la parution allemande de *A Glastonbury Romance* qu'elle a découvert John Cowper Powys.

---

[3] *Owen Glendower* I, "Glyndyfrdwy", ed. Phébus, p.142

[4] ibid. I, "Mathrafal", p.455

[5] ibid. I, "Mathrafal", p.455

separated on the contrary into eras auspicious, or inauspicious, to men. And occasionally it may be tamed by some extraordinary beings.

Owen Glendower is one of these masters of time, experiencing its laws himself. For he indulges in some short escapes, some absences which although not perceived by others are not missed by Rhisiart, the young Don Quixote of the beginning of the novel. These spells out of time are felt by Owen to be a sign of the sharpness of his senses, a singular ravishment. It even seems that this practice, along the years, has become an integral part of his personality. He allows himself these bouts of absence and has control over them, but at the same time he considers them as a kind of personal religious ritual. Rhisiart describes the symptoms:

> ...it seemed to him that this intermittent paralysis — just as if the man's soul had left his body altogether — descended so palpably that he found himself making an instinctive movement forward as if the chieftain might suddenly reel and stagger.[3]

The portrait of Owen is that of some kind of shaman, endowed with magnetic powers, whose soul, strangely apt to wander between worlds, would thus be able to escape the tyranny of reality, while preserving an extraordinary clear-mindedness...

> His face was blurred to his hearers in that dim light, but he felt as if his features were melting, and as if his whole torso were melting and turning into a dissolving tower of mist.[4]

Perspectives, far from being fixed, on the contrary seem here to be subjected to no laws whatsoever.

> He felt as if he had sat on that spot on his grey horse for a thousand years, while the rains and the dews and the days and the nights passed over him, telling to all who came what was the secret of the place.[5]

For Powys, the soul is a free entity, able to pass through space and to blend time, place and duration. When all conditions are met within an auspicious and sacred site, permanence and a flash of time may be superimposed. This rare conjunction between a place, a moment and a soul gives birth to precious moments of grace.

Aude Suran

Aude Suran is French but lives in Konstanz, Germany. She is presently working on her PhD in History. Aude discovered Powys in a special issue of *Akzente*, a German literary magazine, at the time when *A Glastonbury Romance* was published in Germany.

---

[3] *Owen Glendower*, "Glyndyfrdwy", p.121

[4] ibid., "Mathrafal", p.414

[5] ibid., "Mathrafal", p.414

Owen Glendower et Owain Glyn Dwr (1359?-1416?)

CE N'EST PAS tâche facile que de déterminer si l'histoire d'Owain Glyn Dwr est fidèlement reflétée dans le récit que nous en fait Powys, car comment établir la véracité de faits qui se sont passés il y a six cents ans et pour lesquels il n'existe souvent que des incertitudes et parfois aucune preuve? Il y a cependant beaucoup de documents relativement précis de cette époque lointaine. *Owain Glyn Dwr* de Sir John E. Lloyd, que Powys a utilisé (comme il le mentionne dans le long *Argument* historique qui suit le récit dans l'édition anglaise Picador[1]) est un ouvrage que les Gallois eux-mêmes considèrent encore aujourd'hui comme le meilleur. Powys l'a longuement étudié, ainsi que les études d'autres historiens, avant de se lancer dans l'épopée de celui que l'on peut considérer comme le premier guérillero de l'histoire. J'ai essayé en amateur de vérifier certains faits en consultant un livre qui vient de paraître, *Glyn Dwr's War*[2], dans lequel son auteur suit de très près les événements de ces années fatidiques, et en le lisant j'ai été frappée par l'authenticité qui se dégage du livre de fiction par rapport aux faits rapportés.

Powys s'écarte fort peu de l'histoire "officielle" dans le déroulement des événements principaux connus pendant ces seize années, que ce soit lorsqu'il explique les raisons de cette guerre (car ce fut une guerre, et non une rébellion), son déroulement, les alliances, le traité tripartite (qui divisa l'Angleterre et le pays de Galles entre Percy de Northumberland, Mortimer et Glyn Dwr), les conséquences de la guerre pour les proches d'Owain, etc. Dès le début, une description par un ami d'Oxford de Rhisiart nous donne une idée de ce noble gallois d'une cinquantaine d'années, avant les événements:

> Il avait écouté maître Stove lui expliquer que le vieux baron de Glendourdy, ou Glendower, sujet fidèle et prudent du feu roi infortuné, mécène des poètes et des érudits, aurait pu être l'Owen de ces prophéties s'il eût été un homme plus jeune, ou un homme mieux préparé à mener une vie dangereuse et terrible.[3]

Owain avait été en effet fidèle sujet du roi, jusqu'à ce différend sur une question de terres avec son puissant et machiavellique voisin, Lord Reginald de Grey. Il plaida sa cause auprès du parlement anglais, mais ne réussit pas à avoir un procès équitable; le parlement le renvoya au pays de Galles en se moquant des prétentions à la justice de ces "va-nus-pieds de chiens gallois." Powys est également fidèle dans sa description des gens entourant le mystérieux Owain, dont les dates de la naissance et de la mort sont encore floues. Rhisiart et Broch o'-Meifod sont tous deux issus de l'imagination de Powys, mais une quarantaine de ces personnages (comme on peut le voir sur la liste qui figure au début du roman) ont réellement existé. Powys nous les rend familiers: Iolo Goch le barde de la cour, Crach Ffinant le "prophète" qui avait obligation d'accompagner son maître partout même pendant une bataille, le terrible Rhys Gethin (ou Rhys le

[1] Cet "Argument" pourtant essentiel pour comprendre l'époque dont traite Powys n'a pas été retenu dans l'édition française, ce que nous déplorons.

[2] *Glyn Dwr's War*, G.J. Brough, Wales Books, 2002

[3] *Owen Glendower*, I, "Le château", p.25

Owen Glendower & Owain Glyn Dwr (1359?-1416?)

IT IS NOT an easy task to determine whether the facts concerning Owain Glyn Dwr are faithfully reproduced in Powys's tale, for how is it possible to establish the truth of events which have taken place six hundred years ago, some of which not really ascertained or with no irrefutable proof? There are, however, many fairly precise documents about this distant past. *Owain Glyn Dwr*, by Sir John E. Lloyd, which Powys used and mentions in the *Argument* appended to the novel and which has not been taken up in the French edition, is still considered today to be one of the best. Powys certainly studied it closely, as well as many others, before starting to write about a man who may well be considered the very first guerillero of history. I am no historian, but I tried, in a modest way, to verify certain facts by consulting a book which has just been published, *Glyn Dwr's War*[1], in which G.J. Brough follows very closely the events of these fateful years, and reading it, I was amazed by the sense of authenticity which permeates the novel, compared with the historical facts given by the historian.

Most of the time, Powys remains quite close to the "official" history of these sixteen years whether he mentions the reasons for starting the war (for it was a war, not a rebellion), its phases, the Tripartite Indenture (which divided England and Wales between Percy of Northumberland, Earl Mortimer and Glyn Dwr), the consequences of the war for Owain's family, etc. Through one of Rhisiart's friends in Oxford, a convincing portrait is offered of this fifty years-old Welsh nobleman, dating from the years before the war:

> ... he had heard Master Strove express the view that the elderly Baron of Glendourdy, or Glendower, who was a cautious and law-abiding subject of the late unhappy king and a great patron of poetry and scholarship, might have been the Owen of all these prophecies, had he been a younger man, or a man prepared to live a dangerous and desperate life.[2]

Owain had indeed been a faithful subject of the king, until a dispute arose with his powerful and ruthless neighbour, Lord Reginald de Grey, over some land. He failed to have a fair hearing when he pleaded his cause; the English parliament sent him back to Wales, making fun of the "barefooted Welsh dogs" and of their pretensions for justice. Powys is equally close to reality when he describes the people surrounding this mysterious Owain, whose dates of birth and death are still not known with any certainty. Apart from Rhisiart and Broch o'-Meifod, who are creations of his imagination, about forty of the people mentioned did really exist, as can be seen from the list given at the beginning of the novel. Powys makes us acquainted with them: Iolo Goch, Owain's bard, Crach Ffinant "the prophet", who was obliged to accompany his master everywhere, even in battle, the terrible Rhys Gethin (or Rhys the Fierce), Gruffyd Yonge (Young, in the novel)

[1] *Glyn Dwr's War*, G.J. Brough, Wales Books, 2002

[2] *Owen Glendower*, "The Castle", Picador, p. 8-9

Violent), Gruffyd Yonge, (Young, dans le roman) évêque de Bangor, Sir Edmund Mortimer (le gendre d'Owain), ainsi que John ap Hywel, l'abbé cistercien de l'abbaye de Llantarnam et même le touchant chevalier Patrouillard de Trie (dont le frère était amiral de la flotte française), un peu donquichottesque...

Le château de Dinas Bran

On peut éventuellement reprocher à Powys certaines distorsions (Rhys Ddu est en fait moins fidèle au grand Gallois qu'il n'apparait dans le livre) ou même une grande différence avec la réalité historique, en ce qui concerne Daffyd ap Llewelyn (ou Daffyd Gam), par exemple, qui fut un des très rares traîtres gallois attestés et qui connut un sort différent de celui que lui attribue l'écrivain, puisque s'il fut fait prisonnier par Glyn Dwr en avril 1412, le roi Henry IV offrit une rançon et le récupéra.

Par contre l'horrible épisode de la mort d'un des ennemis jurés de Glyn Dwr, Hywel Sele, Baron de Nannau, qui essaya d'assassiner Owain, — Powys nous raconte que Glendower le laisse agonisant en l'emmurant, mortellement blessé mais vivant, dans le tronc énorme d'un chêne — n'est pas issu de l'imagination "sadique" de Powys, mais a bel et bien eu lieu, quoique les historiens ne s'accordent pas sur la date, probablement à l'été 1406. L'endroit est aujourd'hui encore connu sous le nom de "Ceubren yr Ellyl", "L'Arbre Creux des Démons". La figure impressionnante de Broch o'-Meifod peut avoir été inspirée par un personnage qui a existé, Cadwgan d'Aberochwy, surnommé "Cadwgan Fwyall", Cadogan-la-Hache, à cause de cette arme, dont il savait se servir excellemment contre les cavaliers anglais. Quant aux terribles méfaits perpétrés sur les cadavres des soldats anglais par des femmes galloises après la fameuse bataille de Bryn Glas (des mutilations horribles que rapporte Powys, après Shakespeare), ils ont été catégoriquement niés par les historiens gallois, comme improbables et relevant d'une interprétation symbolique qui montrerait la castration de la puissance anglaise par les Gallois.

Ce qui m'a paru pour le moins étrange est l'attitude, plus que réservée, des Gallois eux-mêmes face au livre de Powys sur "leur" héros. *Owen Glendower*

bishop of Bangor, Sir Edmund Mortimer (Owain's son-in-law), and John ap Hywel, (the Cistercian abbot at Llantarnam Abbey), and even the touching knight Patrouillard de Trie, (brother of the French Admiral of the fleet), who seems to have sprung from *Don Quixotte*...

One can perhaps observe some distortions in *Owen Glendower*, — Rhys Ddu is in fact a less faithful ally than in the book — or even a considerable difference with historical truth, concerning for instance Daffyd ap Llewelyn — David Gam — who was one of the few real Welsh traitors and who, it seems, had a different destiny from that which Powys relates: he was ambushed and captured by Glyn Dwr in 1412, he was ransomed later that year by Henry IV.

On the other hand, the atrocious episode of the death of Hywel Sele, Baron of Nannau, one of Glyn Dwr's worse enemies, who attempted to assassinate him, — Powys tells us that Glendower immures him, mortally wounded but still alive, in the hollow trunk of a huge oak tree — is not the fruit of Powys' sadistic imagination, for it really took place, although historians are not sure of the date, probably late summer 1406. The place is still known as "Ceubren yr Ellyl", "The Hollow Tree of the Devils". Broch o'-Meifod's impressive character may have been inspired by a man who really existed, Cadwgan of Aberochwy, nicknamed

Harlech Castle, East Gate

"Cadwgan Fwyall", Cadogan-the-Axe, because he excelled in using this weapon against English horsemen. As for the gruesome acts supposedly perpetrated by Welsh women on English corpses after the battle of Bryn Glas (horrible mutilations which Powys mentions, after Shakespeare), they have been generally negated by Welsh historians, who judge these descriptions to be symbolic of the castration of English power in Wales.

One thing has struck me as strange, the more than reserved attitude of the Welsh with respect to Powys' book on "their" hero. *Owen Glendower* is not

n'est en effet guère mentionné, que ce soit par les historiens ou dans les sites gallois sur Internet consacrés à Owain Glyn Dwr que j'ai pu consulter[4]. Il y a, me semble-t-il, une réticence qu'il convient d'examiner.

J'ai ainsi lu attentivement les deux importants essais que le poète gallois Roland Mathias a consacrés à Powys, *John Cowper Powys and "Wales"*[5] et *The Sacrificial Prince: A Study of Owen Glendower*[6]. Je ne peux que ressentir un certain étonnement en constatant la sévérité de son jugement sur *Owen Glendower*. Il affirme catégoriquement que ce fut une erreur[7] de la part de Powys de choisir un destin déjà défini, celui du héros gallois, pour en faire le sujet d'une œuvre de fiction. Parmi les multiples critiques formulées par Mathias, deux sont particulièrement surprenantes. Pour lui, Powys n'avait pas la même connaissance du pays de Galles que du Wessex, décrit auparavant dans sa fiction. Il n'a donc pas su incorporer la réalité physique et surtout historique du pays dans la pâte du roman. C'est ainsi que, habitant Corwen, proche donc des lieux où Glyn Dwr avait résidé, il aurait finalement fait peu de cas de la nature galloise ou des lieux évoqués.

> Il y a la chevauchée jusqu'à Mathrafal qui pourrait avoir eu lieu à travers n'importe quelle lande, vers un site aux murs visibles au-dessus du sol et avec des passages dessous. Mathrafal est un nom souvent invoqué, mais ce n'est qu'à la fin qu'il apparaît clairement comme ayant été plus que l'ancienne résidence des Princes de Powys.[8]

ou encore

> Il y a de bonnes raisons de penser que Dinas Bran n'a pas beaucoup inspiré JCP. Il semble le percevoir de loin et de près avec l'oeil ordinaire pour le paysage que nous possédons tous. (...) Sa description est faite d'une de ses formules courantes, extravagantes. Il dit, mais ne ressent pas.[9]

Le lecteur du roman ne pourra que confronter ses propres impressions de lecture avec ce verdict, qu'il ait pu ou non comparer les paysages de la région à ceux décrits dans le livre. Pour ma part, il me semble que le reproche est injuste.

Autre reproche, la mythologie de Powys appliquée à Owain donne une image fausse du rebelle, le dotant de tous les stéréotypes du Celte déjà énumérés par Jules César et, plus grave encore, lui imputant une inquiétante propension à l'inaction qui, pour Mathias, est en totale contradiction avec la réalité d'un guerrier qui avait combattu treize ans durant les Anglais avec un immense succès.

Or Glyn Dwr avait déjà frappé ses contemporains par un certain mystère autour de sa personne, par sa réputation de magicien, par ses dons d'ubiquité[10].

---

[4] Cependant, suite à mon étonnement, Mr H. Jones-Davies, Editor de la revue galloise *Cambria* a eu l'amabilité de m'écrire qu'il consacrera bientôt un numéro à J. C. Powys.

[5] Cf *The Powys Review* 17, 1985

[6] Cf *Essays on John Cowper Powys*, ed. by Belinda Humfrey, Cardiff, 1972

[7] ibid., p.22: "Glyndwr, nevertheless, was a mistake."

[8] *Essays on John Cowper Powys*, p.243

[9] ibid., p.241

[10] Glyn Dwr a été vu au même moment en plusieurs endroits différents à cette époque, ce qui pourrait s'expliquer par le fait qu'à ce qu'on raconte, son frère Tudor lui ressemblait.

mentioned either by historians or in the Welsh Internet sites devoted to Owain Glyn Dwr that I consulted.[3] It seems to me that there is here some reticence worth considering.

Consider for example the two important essays the Welsh poet Roland Mathias has written about Powys, *John Cowper Powys and "Wales"*[4] and *The Sacrificial Prince: A Study of Owen Glendower*[5]. Reading these I felt a certain surprise to realise how severe is his judgment on the novel. He states very clearly that it was a mistake[6] on the part of Powys to choose the Welsh hero's life to transform it into a fiction. Among the many criticisms made, two are rather surprising. According to Mathias, Powys was not able to incorporate the physical and, above all, historical reality of Wales into the body of the novel, since his knowledge of Wales was less than that of Wessex, described in his previous fiction. Although he was, in Corwen, close to Glyn Dwr's own residence, he would thus not have made proper use of Welsh nature or of the places evoked:

> There is the ride to Mathrafal, which might be over any moorland anywhere towards a site with walls visible above ground and passages under it. Mathrafal is a name much invoked, but only in the end does it appear clearly as anything other than the ancient home of the Princes of Powys.[7]

or again:

> There is, indeed, good reason for supposing that Dinas Bran provided JCP with few emanations. He appears to see it and see from it with the commoner landscape eye that many of us possess. It [his description] is couched in one of JCP's normal, if extravagant formulas. It amounts to saying, not feeling.[8]

The reader might want to compare his own impressions with this verdict, whether or not he has been able to make comparisons with the real landscapes around Corwen. I personally find Mathias' criticism unfair.

Another remark made by Mathias is that Powys' mythology, when applied to Owain, gives a false image of the rebel, endowing him with all the stereotypes of the Celt already mentioned by Julius Caesar, and — more serious still — conferring on him a strong tendency towards inaction, which for Mathias, is in complete contradiction with the reality of a man who had fought the English for thirteen years with immense success.

It is important to note here that the *persona* of Owain had struck his own contemporaries by the sense of mystery around him, by his reputation as a

---

[3] I expressed my surprise to the Editor of the Welsh magazine *Cambria* and Mr Henry Jones-Davies kindly answered, saying he will devote a future issue to J. C. Powys.

[4] In *The Powys Review* 17, 1985

[5] In *Essays on John Cowper Powys*, ed. Belinda Humfrey, Cardiff, 1972

[6] ibid., p.22

[7] *Essays on J.C.Powys*, p.243

[8] ibid., p.241

La description de ses états de transe ou de ses absences momentanées ne parait donc pas outrancière. Et pourquoi refuser à Powys le droit de l'écrivain de broder un peu sur un personnage complexe, qui eut certainement d'autres facettes que celle du guerrier sans peur et sans reproche? Dans son Introduction à la récente ré-édition en Grande-Bretagne d'*Owen Glendower*, le Dr Krissdottir s'attache à juste titre à détailler "the mystery of story-telling", (le mystère de la narration), le lent et mystérieux travail introspectif de Powys qui s'efforce, comme il l'écrit dans son Journal en 1939, "d'indiquer comment, issu du hasard et de la confusion, un certain courant de la destinée commence à se mouvoir"[11]. Dans cette même optique, Morine Krissdottir cite une autre entrée du Journal de 1939[12]:

> 30 mai 1939: Elle (Phyllis) a dit que je devais rendre Owen plus troublé lorsque Rhys reçoit de mauvaises nouvelles — c'est ce que je ferai. Elle a dit que mon chapitre suivant devait être plus personnel — et que je dois couper les cérémonies du Parlement — et c'est ce que je ferai. C'est plus de réalité immédiate qui est requise....

Autre grief: les personnages du livre vivent de façon autonome, ce sont des "individus" avec leurs particularismes, et par conséquent Powys ne donne pas suffisamment à ressentir la solidarité, "l'entente, la communauté d'intérêts, la compréhension sociale"[13] qui — pour Mathias — sont essentiels si l'on veut comprendre comment le pays tout entier était derrière Owain Glyn Dwr. Mais enfin, faut-il juger *Owen Glendower* selon les critères d'un traité de sociologie?

Je me demande si ce n'est pas le fait que l'Anglais Powys ait osé s'emparer de l'histoire d'un grand héros gallois qui irrite fortement les critiques gallois. L'écrivain anglais Redwood Anderson, qui écrivit en décembre 1941 à John Cowper une longue lettre de 33 pages pour clamer son admiration, dit ceci:

> L'histoire a bien sûr son unité en tant qu'histoire, son unité historique; mais le fait est que tous ses événements principaux, et la plupart de ses caractères principaux et beaucoup de ses caractères secondaires ne sont "issus que d'un seul esprit" — et que à travers tous, comme le jour à travers les vitraux d'une cathédrale, brille cette Lumière qui est comme l'obscurité et donne à toute l'œuvre une autre, plus profonde unité — ce que j'ai appelé l'Unité Mythologique (je préfère ce terme à Métaphysique ou Philosophique). C'est cela qui relie Owen à des poèmes comme la *Divine Comédie* de Dante et le *Faust* de Goethe[14].

C'est bien Owen Glendower qui domine de sa haute stature ce livre magnifique, et il ne me semble pas que Powys ait démérité dans son entreprise: rendre à l'histoire galloise un Owain Glyn Dwr à figure humaine, complexe et à jamais mystérieux.

Jacqueline Peltier

---

[11] *Petrouchka et la Danseuse,* Journal 1929-1939, établi et préfacé par Morine Krissdottir, José Corti, 1998, tr. C. Poussier.

[12] Il est intéressant de noter que ce passage, d'ailleurs, ne figure pas dans *Petrouchka et la Danseuse*. Dr. Krissdottir en fait état seulement dans sa préface à la nouvelle édition de *OG*.

[13] *Essays on J.C. Powys*, Cardiff 1972, p.238

[14] *The Powys Newsletter* n°44

magician, by his ubiquity[9]. The description by Powys of his trances, of his momentary absences, does not seem so exaggerated. And why deny Powys the writer's right to elaborate a little on a complex character, who certainly had many facets, other than being a fearless and blameless warrior? In her introduction to *Owen Glendower*, recently re-published in Great Britain, Dr Krissdottir applies herself to describe "the mystery of story-telling", the slow and mysterious introspective work of Powys the writer who strives, as he says in his 1939 Diary, "to indicate how out of chance & confusion a certain stream of destiny begins to move"[10]. Following this idea, Morine Krissdottir quotes another entry in the Diary[11] which mentions Phyllis's ideas on the book:

> 30 May 1939: ... She said I must make Owen more upset by Rhys getting Bad News — and so I will. She said my next chapter must be more personal — & best cut out any grand pageant of the Parliament — and so I will. More present reality is required.

Another grievance formulated is that the characters in the book live in an autonomous way, they are "individuals" with their idiosyncrasies, and therefore Powys does not make us witness the solidarity, "the agreement, community of purpose, social understanding"[12] which, for Mathias, are essential, if one is to understand how the whole country was united behind Owain Glyn Dwr. But should we judge *Owen Glendower* by the standards of sociological research?

In fact I wonder if it is not that the Englishman Powys dared to seize the story of the great Welsh hero which so irritates some Welsh critics! The English writer Redwood Anderson, who wrote to John Cowper a 33-page long letter in December 1941 to give praise to the book, wrote this:

> The story has, of course, its unity as a story, its historical unity; but the fact that all its main events, and most of its main, and many of its subsidiary characters are but "the working of one mind" — that through them all, as day through the figures of a cathedral window, shines that Light which is as darkness, gives to the whole work another and profounder unity — what I have called the Mythological Unity (I prefer this term to Metaphysical or Philosophical). It is this fact that relates this Owen to such poems as Dante's Commedia and Goethe's Faust.[13]

It is well and truly Owen Glendower who, from his great height, towers over this magnificent book, and it does not seem to me that one can reproach Powys in any way for endeavouring to give back to Welsh history an Owain Glyn Dwr in human guise, complex and forever mysterious.

Jacqueline Peltier

---

[9] There were many simultaneous sightings of Glyn Dwr during all this time. This could be explained by the fact that his brother Tudor was said to closely resemble him.

[10] *Petrushka and the Dancer*, The Diaries of John Cowper Powys, 1929-1939, Selected and edited by Morine Krissdottir, Carcanet Press, 1995.

[11] This quote is not to be found in *Petrushka and the Dancer*, although Dr Krissdottir makes use of it in her Introduction to *Owen Glendower*, new edition.

[12] *Essays on J.C. Powys,* p.138

[13] *The Powys Newsletter* n°44

Au temps où les Bretons et Owain Glyn Dwr étaient alliés...

La Ceinture de Noces

L'histoire qui va suivre et dont je ne puis donner ici qu'un court extrait, est tirée d'un classique, *Le Barzaz Breiz* (Le Livre de Bretagne), une anthologie de chansons populaires et de contes de Bretagne, qui ont été collectés, traduits et annotés par un aristocrate breton. Le vicomte Théodore Hersart de La Villemarqué, né à Nizon, près de Quimperlé, en 1815, vint de bonne heure à Paris, comme cela était coutumier pour les fils de la noblesse. Ce fut pendant cette époque, celle de Balzac et de Victor Hugo, qu'il prit conscience de son héritage breton, de son romantisme et de ses légendes. Il revint donc en Bretagne, et aidé par sa mère et l'abbé de la famille, commença à travailler à son livre, car il était décidé à rendre à la Bretagne son dû, et à montrer qu'une tradition bretonne était toujours intacte et vivante dans la mémoire de son peuple. Le livre, publié à ses frais en 1839, fit sensation à Paris, mais pas immédiatement en Bretagne. Il vint un temps cependant où tous les grands noms de la littérature bretonne reconnurent qu'ils avaient une dette envers le poète et l'inspirateur qui, de "la matière brute de Bretagne" recueillie par les paysans et les gens du peuple, fit ressusciter le glorieux passé celte, y incorporant Merlin, Taliessin et Arthur, et ce que l'on ne peut appeler que *l'âme* de ce pays.

Laissons la parole au vicomte...

(Divers extraits du chapitre correspondant, à partir de la page 234...)

Owen Glendour, noble gallois, qui descendait des anciens chefs bretons de la Cambrie, résolu de délivrer sa patrie du joug de l'Angleterre, avait mis son espoir dans l'appui de la France. Cet espoir, souvent conçu par ses prédécesseurs, mais toujours trompé, se réalisa enfin, grâce à l'intervention fraternelle des Bretons d'Armorique. Une assez grande flotte partit de Brest, sous les ordres de Jean de Rieux, maréchal de Bretagne et alla rejoindre les Gallois réunis au nombre de dix mille hommes près de Caermarthen (1405).

Après divers succès qui déterminèrent l'armée anglaise à la retraite, les Bretons d'Armorique revinrent dans leur pays, se vantant d'avoir fait une campagne que de mémoire d'homme aucun roi de France n'avait osé faire. La ballade qu'on va lire regarde cette expédition; c'est l'histoire à la fois railleuse et tragique d'une femme que son inconstance place entre deux maris.

....

A la Saint-Jean d'automne, la jeune fille disait:

— J'ai vu au loin sur la mer, du haut des montagnes d'Arez; j'ai vu au loin sur la mer un navire en danger; et debout sur l'arrière était celui qui m'aime.

Il tenait à la main une épée; il était engagé dans un combat terrible; il était entouré de morts, et sa chemise pleine de sang. C'en est fait de mon pauvre ami! C'en est fait! disait-elle. — Et aux prochaines étrennes, elle était fiancée à un autre.

....

When the Bretons and Owain Glyn Dwr were allies...

The Wedding Belt

This tale, of which I can only give here a short extract, is to be found in a classic of Breton literature, *Le Barzaz Breiz (The Book of Brittany)*, an anthology of popular songs and tales from Brittany, collected, translated and annotated by a Breton aristocrat. Théodore Hersart de La Villemarqué was born in 1815 at Nizon, near Quimperlé, in southern Brittany. He went up early to Paris, as was the custom for the sons of the nobility. It was while he was in Paris, the Paris of Balzac and Victor Hugo, that he became conscious of his Breton heritage, its romanticism, its legends. He came back and, helped by his mother and the family *abbé,* started working on his book, because he was determined to give Brittany its due, and to show that a Breton tradition was still intact and alive in the memory of his people. The book was published in 1839, paid for with his own money, and it created a stir in Paris, but not immediately in Brittany. The time came, however, when all the great names of Breton literature recognised their debt to the poet and inspirer who, out of the raw "matter of Brittany" collected by the peasants and simple folk, revived the glorious Celtic past, incorporating into it Merlin, Taliesin and Arthur and what cannot but be called *the soul* of the land.

Let us listen to de La Villemarqué:

(Various extracts from the corresponding chapter, starting page 234...)

Owen Glendour, Welsh nobleman, whose ancestors were the Briton chiefs of Cambria, having decided to free his land from the yoke of England, had put all his hopes in France's assistance. Such hope, often conceived by his predecessors, but always betrayed, was at last realised, thanks to the brotherly intervention of the Armorican Bretons. Quite a big fleet set out from Brest, under the orders of Jean de Rieux, marshal of Brittany and joined the Welsh gathered, some ten thousand strong, near Caermarthen (1405).

After various victories which led to the retreat of the English army, the Armorican Bretons came back to their country, boasting they had achieved a campaign that no king of France, within living memory, had ever dared accomplish. The ballad ... relates this expedition; it is the history, at the same time mocking and tragic, of a woman whose infidelity places her between two husbands:

....

At Michaelmas, the young maid said:

—I saw far away on the sea, from the heights of Arez mountains; I saw far away on the sea a ship in danger; and standing on the stern was the man who loves me.

He held in his hand a sword; he was engaged in a terrible battle; he was surrounded by the dead and his tunic was covered with blood. My poor friend is done for! It is the end, said she. — And, at the New Year she was affianced to another.

....

....
Da wel-lann-dibun-ann est, ar plac'h a lavare:
— Pell war ar mor e weliz euz beg menez Are
Pell war ar mor e weliz eul lestr hag hen war var;
Hini oa war ann aroz hennez hini am c'har.

Gant han eur c'hlenv enn he zorn, hag hen e gwall stourmad;
Tud varo eudro d'ezhan, he roched leun a wad.
Achu eo gand ma den paour! achu! e lavare. —
Ha d'ann eginan neve oa dimet adarre.
....

La fiancée crut-elle véritablement à la mort du chevalier? Ne mentait-elle pas, en peignant le combat naval où il devait avoir péri? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'année même dont il est question, une flotte bretonne battit une flotte anglaise à quelques lieues de Brest. "Le combat fut terrible, dit l'historien célèbre des ducs de Bourgogne, et animé par la vieille haine réciproque des Anglais et des Bretons." Le chevalier pouvait s'y trouver. Son séjour et celui de ses compagnons de guerre chez les Bretons du pays de Galles expliqueraient aussi pourquoi l'on rencontre dans notre ballade une strophe tout entière d'une chanson nouvellement composée, et très en vogue chez les Gallois à l'époque où il y était. Le héros et l'auteur de la chanson galloise, qui est le barde Davydd-ap-Gwilym, joue un rôle semblable à celui du héros de la ballade bretonne quand ce dernier prend congé de sa maîtresse:

" — Ma charmante, lui dit-il, ô toi qui brilles comme les champs que blanchit le duvet des plantes, j'aperçois la lumière du jour à travers les fentes de ta porte.
— C'est la nouvelle lune, et les étoiles qui scintillent, et la réflexion de leurs rayons sur les piliers.
— Non, ma belle, le soleil luit; il fait grand jour."

Le génie de Shakespeare devait éterniser cette scène dans *Roméo et Juliette*:

'Tis not the lark, it is the nightingale.
"Ce n'est point l'alouette, c'est le rossignol."

Les colombes du pays de Galles ... avaient gazouillé à l'oreille du grand poète anglais les douces paroles du barde cambrien.

T. Hersart de La Villemarqué, *Le Barzaz Breiz*, 1867

ooooooooooooooooooo

C'est ainsi que baille d'avance d'ennui un lettré à qui on parle d'un nouveau "beau livre", parce qu'il imagine une sorte de composé de tous les beaux livres qu'il a lus, tandis qu'un beau livre est particulier, imprévisible, et n'est pas fait de la somme de tous les chefs-d'œuvre précédents, mais de quelque chose que s'être parfaitement assimilé cette somme ne suffit nullement à faire trouver, car c'est justement en dehors d'elle.

Marcel Proust, *A La Recherche du Temps Perdu*, vol. I, La Pléiade, p.656

....
Da wel-lann-dibun-ann est, ar plac'h a lavare:
— Pell war ar mor e weliz euz beg menez Are
Pell war ar mor e weliz eul lestr hag hen war var;
Hini oa war ann aroz hennez hini am c'har.

Gant han eur c'hlenv enn he zorn, hag hen e gwall stourmad;
Tud varo eudro d'ezhan, he roched leun a wad.
Achu eo gand ma den paour! achu! e lavare. —
Ha d'ann eginan neve oa dimet adarre.
....

Did the young fiancée really believe in the death of the knight? Was she not in fact lying when describing the naval battle where he was to have perished? That very year nevertheless, a Breton fleet defeated an English fleet, a few leagues from Brest. "The battle was terrible, says the famous historian of the Dukes of Burgundy, and prompted by the old mutual hate between the English and the Bretons." The knight might well have been there. The time he and his companions in arms spent among the Britons of Wales would also explain why in our ballad we have a whole stanza of a new song, very popular among the Welsh at the time he was there. The hero of it, who is the author of the Welsh song, the bard Davydd-ap-Gwilym, plays a role similar to that of the hero of the Breton ballad when the latter takes leave of his mistress:

" — My love, quoth he, O you who are shimmering like the fields whitened by the down of plants, I catch sight of the light of day through the chinks of your door.
— It is the new moon and the stars which are twinkling, and the reflection of their beams on the pillars.
— No, my beauty, the sun is shining, it is broad daylight."

Shakespeare's genius was to immortalise this scene in *Romeo and Juliet*:

'Tis not the lark, it is the nightingale.

The doves of Wales ... had twittered the sweet words of the Cambrian bard into the ear of the great English poet.

T. Hersart de La Villemarqué, *Le Barzaz Breiz*, 1867

ooooooooooooooooooo

So it is that a well-read man will at once begin to yawn with boredom when one speaks to him of a new "good book" because he imagines a sort of composite of all the good books he has read, whereas a good book is something special, something unforeseeable, and is made up not of the sum of all previous masterpieces but of something which the most thorough assimilation of everyone of them would not enable him to discover, since it exists not in their sum but beyond it.

Marcel Proust, *Remembrance of Things Past*, Penguin, vol. I, p.705

C. Benson Roberts — a Reminiscence

MY INTRODUCTION to the work of John Cowper Powys was totally by chance. In the early 1970's I was an art-student in Bournemouth, Dorset. During one of our explorations of the local countryside my husband and I came upon the ancient hill fort of Maiden Castle, and were astounded by its mystery and beauty. Being totally ignorant of its history, and suffering from acute curiosity, naturally I wanted to know more. Shortly afterwards, while in the library, a book virtually leapt off the shelf at me, having the title *Maiden Castle*. Even though it was a novel it was asking to be read.

In the early 1980's my husband, small daughter and I moved to South Wales. By then I had read the Village Press volume of letters from John Cowper to C. Benson Roberts. My place of birth is Bridgend, S. Wales, and I looked in the telephone directory to see if Benson Roberts was still listed for that town. Amazingly he was. It took a couple of months to find the courage to dial his number, but when I did we instantly became friends, and were all invited to visit "Cranleigh", Merthyr Mawr Road the next weekend for tea. Although there was a 55-year age difference between us we had an immediate rapport, and our friendship and correspondence continued until his death.

Ben was born in 1896 in Bridgend. His father was a successful grocer in the town. Being the youngest of the family he was spoilt all his life; firstly by his four sisters, and then by his wife Janie who confidently assumed that he must be cosseted.

He experienced action as a gunner of the Royal Garrison Artillery at the Ypres Salient during the First World War. Following this he became a pacifist, and wrote a play to prove it. "*But Hitler cured me*". John Cowper attacked Ben's pacifist views in a vehement and almost vitriolic way, as can be seen in one of his letters to him. During the Falklands conflict Ben expressed his sadness that Britain was still unable to shed its imperialism, but he could not condone Argentinian agression. Remembering John's statement that there are only two cardinal sins—cruelty and possession, Ben wished he could argue this point with him.

After the war Ben joined his father in the grocery trade. He wasn't enamoured of it, but was probably suffering from post-war apathy. Literature became his 'life-illusion', and he spent his entire war gratuity on a set of Encyclopaedia Britannica. As a young man he had enjoyed Charles Reade's *The Cloister and the Hearth*, and Blackmore's hugely romantic novel *Lorna Doone*. Ben's romantic nature was entranced by the "delicious ecstasy" of the book, and of the hero's aching pangs for Lorna. "*Alas! I should now not find such inspiration in these novels*". In later years he was reading, in French, a work by Simenon, but agreed with John Cowper that he is weak on plot, but his sentences are short with no words wasted.

In 1938, a tall, strongly featured youth called at his office and asked if Ben would consider organising a lecture in Bridgend by John Cowper Powys. Ben couldn't understand why Gerard Casey had approached him when there were

C. Benson Roberts — Souvenirs

J'AI DECOUVERT les œuvres de John Cowper Powys tout-à-fait par hasard. Au début des années '70 j'étais étudiante aux Beaux-Arts de Bournemouth, Dorset. Pendant une de nos explorations de la campagne avoisinante, mon mari et moi avions découvert l'ancien fort de Maiden Castle, et nous avions été abasourdis par son mystère et sa beauté. Ne connaissant rien de son histoire, et dévorée de curiosité, je voulus, bien sûr, en savoir davantage. Peu de temps après, un livre à la bibliothèque qui portait le titre de *Maiden Castle* me sauta aux yeux. C'était un roman, bien sûr, mais il fallait absolument que je le lise.

Au début des années '80 mon mari, ma petite fille et moi avons déménagé au sud du pays de Galles. A cette époque j'avais déjà lu le recueil de lettres de John Cowper à C. Benson Roberts, de Village Press. Je suis moi-même née à Bridgend, et je consultai l'annuaire pour voir si Benson Roberts figurait toujours parmi les abonnés de cette ville. Par extraordinaire il y était. Il me fallut deux bons mois pour trouver le courage de l'appeler, mais dès ce moment nous sommes devenus amis, et nous avons été invités à venir à "Cranleigh", Merthyr Mawr Rd, le week-end suivant pour le thé. Cinquante-cinq ans me séparaient de Benson Roberts mais le contact se fit immédiatement. Notre amitié et nos échanges épistolaires durèrent jusqu'à sa mort.

Ben était né en 1896 à Bridgend. Son père y tenait avec succès une épicerie. Comme il était le plus jeune de la famille, il fut gâté toute sa vie, d'abord par ses quatre sœurs, puis par sa femme Janie qui a toujours pensé qu'il devait être dorloté.

Pendant la première guerre, il combattit comme canonnier de la Royal Garrison Artillery à la saillie d'Ypres. En conséquence de quoi il devint pacifiste et écrivit une pièce pour le prouver. "*Mais Hitler m'a guéri*". John Cowper attaqua les vues pacifistes de Ben d'une façon virulente, ainsi qu'on peut le voir dans une de ses lettres. Pendant le conflit des Malouines, Ben exprima sa tristesse de ce que la Grande-Bretagne se montrait toujours incapable de se débarrasser de son impérialisme, mais il ne pouvait admettre l'agression argentine. Se souvenant des assertions de John Cowper qu'il n'y a que deux péchés cardinaux — la cruauté et la possession, Ben aurait aimé pouvoir en discuter avec lui.

Après la guerre, Ben rejoignit son père à l'épicerie. Il n'en avait guère envie, mais souffrait sans doute de l'apathie d'après guerre. La littérature devint son "illusion vitale", et sa prime de démobilisation servit à l'achat de l'Encyclopedia Britannica. Jeune il avait beaucoup aimé *The Cloister and the Hearth,* de Charles Reade, ainsi que *Lorna Doone,* l'histoire si romantique de Blackmore. Sa nature romantique fut enchantée par "l'extase délicieuse" du livre et par les souffrances du héros pour Lorna. "*Hélas! je ne trouverais pas maintenant une telle inspiration dans ces romans.*" Plus tard il lut en français un ouvrage de Simenon, et il trouvait comme John Cowper qu'il n'était pas très fort sur l'intrigue, mais que ses phrases courtes montraient une grande économie de moyens.

En 1938, un jeune homme grand et bien découplé passa le voir, lui demandant s'il consentirait à organiser à Bridgend une conférence de John Cowper Powys. Ben se demanda pourquoi Gerard Casey lui proposait une telle

academic spirits aplenty in Bridgend. When at school in the 6th form, Gerard had attended a lecture given by Ben on the subject of George Bernard Shaw. It was this occasion that had helped him decide Ben was the right person to organise the lecture. Gerard was the son of a Headmaster. He became a farmer in Kenya, and married Lucy Powys' daughter Mary.

The lecture took place on the 5th December 1938, and the subject was 'The First Four Books of the Mabinogion'. Another followed this on the 1st April 1940, when John Cowper talked about 'The Tragedies of Shakespeare'. Both lectures were 2 hours long. After the first lecture Ben suggested that the speaker must be exhausted. He replied "*Not a bit; it's the audience were exhausted. I drew my energy out of them*".

At a later date, Ben requested the Cardiff Dramatic Society to consider putting on a production of John Cowper's play, *Paddock Calls*. They considered, along with Phyllis Playter and Ben that the third act of the play made it unsuitable for dramatic production.

A very close friend of Ben's was the poet Huw Menai Williams. This moody, inflammatory and politically conscious man was introduced to John Cowper, who said that with the exception of Thomas Hardy, Huw Menai was the most impressive personality he had ever met. Huw was tall, lank and imposing with a Roman nose and flowing locks. John Cowper nicknamed him the Sea Serpent. With his strong love of nature and of Wordsworth, his short lyrics often appeared in the *Western Mail* Newspaper. He also had books of poetry published. He had worked in a coal mine from the age of 16 until he wrote about the inhuman conditions there. For this, and for his open revolt against capitalism he lost his job.

C. Benson Roberts, John Cowper and Huw Menai at Corwen
on Easter day 1939, photographed by Phyllis (courtesy A. Pawelko)

chose, quand il y avait tant d'universitaires plus instruits que lui à Bridgend. Mais lorsqu'il était au collège, Gerard avait assisté à une conférence donnée par Ben sur George Bernard Shaw. Ce fut pourquoi Gerard avait décidé que Ben était la personne qu'il fallait pour cette conférence. Gerard était le fils d'un directeur d'école. Il devint fermier au Kenya et épousa Mary, la fille de Lucy Powys.

La conférence eut lieu le 5 décembre 1938, le sujet en était "Les Quatre Premiers Livres du Mabinogion". Dans celle qui suivit, le 1er avril 1940, Powys parla des Tragédies de Shakespeare. Chaque conférence dura deux heures chacune. Après la première Ben suggéra que le conférencier devait être exténué. Powys répondit "*Pas du tout. C'est l'auditoire qui doit être exténué. J'ai tiré d'eux toute mon énergie.*"

Quelque temps après, Ben s'enquit auprès de la Société d'Art dramatique de Cardiff s'il serait possible d'envisager la production d'une pièce de John Cowper, *Paddock Calls*. Mais il apparut, — Phyllis Playter et Ben en tombèrent d'accord, — qu'il était impossible de monter le troisième acte.

Le poète Huw Menai Williams était un ami très proche de Ben. Cet homme tourmenté, facilement enflammé et fortement engagé politiquement fut présenté à John Cowper, qui dit qu'à l'exception de Thomas Hardy, Huw Menai était la personne la plus impressionnante qu'il ait jamais rencontrée. Huw était grand, décharné et imposant, le nez romain et les cheveux bouclés. John Cowper le surnomma Serpent de Mer. Ses poèmes assez courts, marqués par son amour de la nature et de Wordsworth, étaient souvent publiés dans le *Western Mail*. Des recueils de ses poèmes furent aussi publiés. Il travaillait depuis l'âge de 16 ans dans les mines de charbon, mais ayant décrit un jour les conditions inhumaines y régnant, et montré sa révolte ouverte contre le capitalisme, il perdit son travail.

Dylan Thomas, le poète gallois, donna un jour un récital de poésie à l'école locale. Omettant la sienne, il récita de la poésie contemporaine avec son élocution mélodieuse. Ben fut heureux de lui être présenté. Puis Dylan fit partie d'une table ronde au Festival Littéraire de Cheltenham. Ben demanda lequel des frères Powys le jury estimait être le plus grand. Les réponses furent attristantes sauf pour Dylan, qui répondit brièvement, mais de façon prévisible, "*Theodore*".

Agatha Christie fut une autre figure littéraire que fréquenta Ben, car elle venait faire ses achats à l'épicerie. Il l'invita à un déjeuner austère et sans alcool du Rotary Club à l'hôtel où ils se retrouvaient. Elle accepta, en stipulant qu'au lieu de donner une présentation formelle, elle serait heureuse de répondre à des questions portant sur *la fiction policière en général, la criminologie, le théâtre ou tout autre sujet d'intérêt littéraire général*. Elle révéla que sa façon d'écrire consistait à commencer par la fin et à refaire tout le chemin jusqu'au début.

Ayant fait partie du Cercle des Ecrivains de Bridgend, Ben consacrait une à deux heures chaque matin, s'il le pouvait, à écrire pour lui. Il déclara qu'il avait vécu une vie très "ordinaire", aussi n'y aurait-il pas de révélations. "*Comment pourrait-il y en avoir, dans une vie vouée au non-conformisme puritain et à la présence régulière au temple.*" Ces réflexions, pour partie autobiographiques, pour partie réminiscences littéraires, furent plus tard publiées sous le titre "*Counter Attractions*", ce fut le cadeau de ses fils en 1983. Et pourtant le Ben que j'ai connu paraissait bien loin d'un puritain, dans le plaisir qu'il prenait à

Dylan Thomas, the Welsh poet, once gave a poetry reading at a local school. He recited contemporary verse, excluding his own, in his mellifluous enunciation and Ben was pleased to be introduced to him. Later, Dylan Thomas was on the panel of a literary quiz at the Cheltenham Literary Festival, and Ben asked which of the three Powys brothers the panel considered the greatest. The replies were dismal except that of Dylan, who briefly answered, as expected, "*Theodore*".

Another literary figure with which Ben had contact was Agatha Christie, who sometimes shopped at his grocery store in Bridgend. He invited her to attend an austerity lunch at the local Temperance Hotel, where the Rotary Club met. She agreed, stipulating only that, instead of a formal talk she would be pleased to answer questions on "*detective fiction in general, criminology, the theatre or any matter of general literary interest*". She said that her way of writing was to begin at the end, and work back to the beginning.

Having once belonged to the Bridgend Writers Circle, Ben devoted one to two hours each morning, when he could, to his own writing. He declared that he had lived a very "ordinary" life, so there would be no revelations. "*How could there be in a life of puritan non-conformity and chapel going*". These reflections, partly autobiographical, partly literary reminiscences were later published under the title *Counter Attractions* as a gift from his sons in 1983. Yet the Ben that I knew seemed far from puritan, with the pleasure he took in the company of others, and the tolerance with which he respected views different to his own. He was a believer in the emancipation of women, and thought there were many fine women writers. I gave him copies of Virginia Woolf's diaries, and a novel by Sylvia Townsend Warner *Lolly Willowes*, the subject of which is witchcraft. He enjoyed these, and would tackle anything thrown at him, no matter how contemporary or controversial.

Ben described himself as an idealist, and a 'Christian agnostic'. Neither he nor Janie embraced the philosophy of everlasting existence, unlike Gerard Casey. He shuddered to contemplate life in any endless continuity. "*I am ready to join the majority*!"

In the eleven years that I knew Ben we kept up a lively and continuous correspondence. This was interspersed with visits to each other's homes when he was always generous to me. Books would appear as gifts when it was time to go home, and Janie would pamper us with her lovely teas. John Cowper always referred to Janie's "Mabinogion smile", and that smile survived even the series of strokes that she eventually suffered.

In its early days the Powys Society was saved from an early death when Ben, Janie and Derrick Stephens (the secretary) had to revive the corpse over a cup of coffee in a Hampstead café. The founder, Barbara Spencer , a history teacher in Salford had resigned at a Hampstead meeting. Naturally Ben introduced me to the society, which furthered my knowledge of all things Powys. In 1982 he informed Gerard Casey of our imminent holiday in Dorset "*I'm sure he will want you to visit Lucy. She is a charming lady with all the Powys charisma*". We did visit that lovely garden in Mappowder where we sat under the trees and the birds came and fed from Lucy's hand. Referring to the loss of her only child, Mary, she

fréquenter les autres, la tolérance et le respect dont il faisait preuve vis-à-vis d'opinions différentes des siennes. Il avait foi dans l'émancipation des femmes et pensait qu'il y avait beaucoup de bons écrivains femmes. Je lui donnai les *Journaux* de Virginia Woolf et *Lolly Willowes* de Sylvia Townsend Warner, qui a pour sujet la sorcellerie. Ces livres lui plurent beaucoup, et il s'attaquait à tout ce qu'on lui présentait, aussi contemporain ou controversé que ce soit.

Ben se décrivait comme idéaliste et "agnostique chrétien". Ni lui ni Janie n'ont embrassé la philosophie de l'existence éternelle, contrairement à Gerard Casey. Il tremblait à l'idée d'une continuité sans fin de la vie. "*Je suis prêt à rejoindre la majorité*!"

Pendant les onze ans où j'ai connu Ben, nous n'avons cessé d'avoir une correspondance animée, entrecoupée de visites chez l'un ou l'autre, et il fut très généreux envers moi. Des livres apparaissaient en cadeau au moment de rentrer, et Janie nous gâtait de ses merveilleux thés. John Cowper évoquait toujours "le sourire à la Mabinogion" de Janie, et ce sourire survécut même à la série d'attaques dont elle finit par souffrir.

Tout au début, la Powys Society fut sauvée d'une mort précoce quand Ben, Janie et Derrick Stephens, le secrétaire, ressuscitèrent le corps autour d'un café à Hampstead. La fondatrice, Barbara Spencer, professeur d'histoire à Salford, avait donné sa démission. Introduite bien sûr par Ben dans la Society, j'ai pu mieux connaître les Powys. En 1982 il avertit Gerard Casey de nos prochaines vacances dans le Dorset. "*Je suis sûr qu'il voudra que vous visitiez Lucy. C'est une dame charmante avec tout le charisme des Powys.*" Et en effet, assis sous les arbres en visite dans ce beau jardin à Mappowder, nous regardions les oiseaux venir manger dans la main de Lucy. Elle évoqua la perte de sa fille unique, Mary, et dit qu'elle n'aurait pas voulu la voir vieillir, car Mary était très jeune de cœur.

Ce fut aussi grâce à Ben que je rencontrai Phyllis Playter en 1981. Sans prévenir, suivant sa suggestion, je vins la voir dans la maison qu'elle et John Cowper avaient partagée à Blaenau Ffestiniog. La porte était grand' ouverte. Elle était alors frêle et âgée, et était assise en robe de chambre. Elle accueillit l'étrangère simplement, et répondit à mes questions avec sa belle voix jeune, qui conservait son accent américain. John Cowper lui manquait toujours et elle ne se trouvait pas vraiment à sa place dans ce pays de Galles qu'elle avait adopté. L'année suivante j'appris par Ben la mort de Phyllis. Gerard Casey avait confié à Ben que sans ses soins, John Cowper n'aurait pas dépassé soixante ans.

Il y avait toujours des anecdotes intéressantes dans les lettres que je recevais. Un jour lui et Janie étaient arrivés à l'improviste chez Littleton près de Glastonbury Tor. Habillé de façon impeccable, un œillet à la boutonnière, Littleton les invita dans sa petite maison d'une pièce. Ils furent reçus comme des rois. Des tableaux de Gertrude ornaient les murs, dont un de leur père. Il leur lut certaines lettres d'Elizabeth Myers[1], qui venaient d'être publiées. Janie fut enchantée. "*De tous les Powys c'est mon préféré*", dit-elle ensuite. Ben avait assisté à une conférence donnée par Littleton à Swansea, où il s'efforça d'expliquer à l'auditoire que l'athéisme de Llewelyn n'était pas en réaction à des contraintes familiales. Les enfants avaient été libres de toute tentative pour les

[1] Elizabeth Myers, écrivain, 2ème femme de Littleton. Elle mourut en 1947, à 34 ans.

said that she would not have liked to see her old, as she was so young at heart.

Ben was also instrumental in my meeting Phyllis Playter in 1981. I called unannounced, at his suggestion, at the house she had shared with John Cowper in Blaenau Ffestiniog, north Wales. The door stood wide open. By then she was frail and old, and sitting in her dressing gown. She welcomed this stranger in without question, and answered my questions in her beautifully youthful voice, still retaining her American accent. She still missed John Cowper, and felt that she did not fit comfortably into her adopted country of Wales. The next year Ben wrote to tell me of Phyllis' death. Gerard Casey had told him that John Cowper would not have survived beyond sixty but for Phyllis' ministration.

There were always interesting anecdotes in the letters I received. Once he and Janie arrived unannounced at Littleton Powys' home near Glastonbury Tor. Littleton invited them into his one-room cottage immaculately dressed, and wearing a carnation in his buttonhole. They were received like royalty. Some of Gertrude's paintings adorned the walls, including one of their father. He read them some of Elizabeth Myers' published letters[1]. Janie was enchanted. "*He is my favourite of all the Powyses*", she said afterwards. Ben had attended a lecture given by Littleton in Swansea, south Wales, where the speaker was at pains to inform his audience that Llewelyn's atheism was not the result of home restriction. The children had been free of all regimentation and control.

In 1984 Ben's beloved wife Janie suffered the first of her strokes, and with much regret they had to leave 'Cranleigh'. They moved to Cowbridge to be near their son John. In 1986 Janie died, and the last few years of Ben's life were largely spent in loneliness and boredom. His sight deteriorated in 1988, and his one solace of reading became very difficult. Shortly after Janie's death he sent a letter imploring me never to grow old. "*I cannot recommend it*".

Before moving into a retirement home near the sea he gave me his Powys collection, which is much treasured. He met up with an old childhood friend also resident at the home, and for a brief moment he seemed a little happier. But then Stella also died, and loneliness again set in.

On Ben's 96th birthday in January 1992 his family, including his son Tony from Canada, gathered for a birthday celebration. A couple of days later I had a phone call from his daughter-in-law Jean telling me what a lovely time they all had, but that the next day Ben had quietly died. Didn't John Cowper decide it was time to go in a similar way?

Anna Pawelko

Anna Pawelko is a painter of the landscape and lives in South Wales. She takes her inspiration from the countryside around her. As well as reading the Powys brothers of whom John Cowper is her favourite, she also reads contemporary novels and many classics. She is especially fond of Thomas Hardy, and the chalk landscape of the Dorset Downs.

[1] The writer Elizabeth Myers, Littleton's second wife. She died in 1947, aged 34.

enrégimenter, libres de tout contrôle.

En 1984, la femme bien-aimée de Ben eut la première de ses attaques, et à grand regret ils durent quitter “Cranleigh”. Ils s’installèrent à Cowbridge pour être près de leur fils John. En 1986 Janie mourut et les dernières années de Ben furent surtout passées dans la solitude et l’ennui. Sa vue se détériora en 1988 et la lecture, son seul réconfort, devint difficile. Peu après la mort de Janie, il m’écrivit en m’implorant de ne jamais vieillir. “*Je ne puis vous le recommander*.”

Avant de partir pour une maison de retraite près de la mer, il me donna sa collection de livres des Powys, qui m’est très précieuse. Il rencontra une vieille amie d’enfance et pendant un certain temps sembla un peu plus heureux. Mais Stella mourut et la solitude s’installa de nouveau.

Le jour de son 96ème anniversaire, en janvier 1992, sa famille, dont son fils Tony venu du Canada, se réunissait pour le fêter. Deux jours plus tard, j’eus un coup de fil de sa belle-fille Jean, me disant combien cette fête avait été belle, mais que Ben s’était éteint doucement le lendemain. John Cowper n’avait-il pas décidé de partir ainsi?

Anna Pawelko

Anna Pawelko est peintre paysagiste et habite dans le sud du pays de Galles. Elle puise son inspiration dans la campagne environnante. En dehors des frères Powys, — John Cowper est celui qu’elle préfère —, elle lit la littérature contemporaine mais aussi les classiques. Elle a une tendresse particulière pour Thomas Hardy et le paysage crayeux des collines du Dorset.

La maison à gauche est celle de John Cowper et Phyllis à Blaenau Ffestiniog
où Anna rendit visite à Phyllis

Pêle-mêle

— LA TRENTIEME *Powys Conference* a eu lieu cet été, du 16 au 18 août, à Millfield School, près de Glastonbury dans le Somerset. Elle réunissait une soixantaine de membres dont quelques-uns venaient pour la première fois. Ces deux jours se sont passés dans une atmosphère détendue et amicale, propice aux échanges et à une écoute attentive de nos distingués conférenciers, Margaret Drabble, P.J. Kavanagh, Ian Sinclair, Colin Wilson et Chris Woodhead, écrivains et gens de lettres. Les discussions ont surtout porté sur *A Glastonbury Romance,* puisque nous étions à deux pas de la célèbre Tor et d'une ville devenue familière aux lecteurs de J.C. Powys. Mais Theodore, l'auteur du *Bon Vin de Mr Weston,* fut également des nôtres, grâce au professeur J. Lawrence Mitchell qui prépare une biographie de cet écrivain et nous entretint d'un thème de prédilection de son œuvre, la Mort. Notre réunion s'est terminée sur une question qui a son importance: "Lequel parmi les livres des frères Powys doit-on conseiller de lire en premier?" Lequel, en effet? Vous avez la parole...

— EVENEMENT: En février 2003 paraîtra un livre qui pour la première fois en France offrira des textes non seulement des trois frères Powys, mais aussi de leur sœur Philippa: Il s'agit de *Scènes de Chasse en Famille,* chez Elizabeth Brunet, Editeur-Libraire à Rouen. Il comportera en effet, outre des poèmes tirés de *Wolf's Bane* de John Cowper, trois nouvelles de Theodore, des extraits de *Impassioned Clay* de Llewelyn, et des poèmes de Philippa tirés de son recueil *Driftwood.*

— ZWEITAUSENDEINS, la maison d'édition allemande par correspondance a un passionnant catalogue de livres et de CD, et a publié ces livres de J.C. Powys*:*
A Glastonbury Romance
Wolf Solent
Der Strand von Weymouth (Weymouth Sands)
Die Verteigigung der Sinnlichkiet (In Defence of Sensuality)
Die Philosophie des Trozdem (In Spite Of)
Kultur als Lebenskunst (The Meaning of Culture)
Die Kunst des Alterwerdens (The Art of Growing Old).
On peut commander soit par Internet (www.zweitausendeins.de), soit par téléphone (à Berlin: {+49}-30-312 50 17)

— AUDE SURAN me signale que dans *Le Miasme et la Jonquille* d'Alain Corbin, une étude sur les odeurs et la façon dont elles furent appréhendées au long des siècles, *Morwyn* de John Cowper Powys est mentionné à propos d'une corrélation entre la puanteur et la profondeur de l'enfer.

— DE NOUVEAU DISPONIBLE: *Le Capitaine Patch,* de Theodore Powys, préfacé par Henri Fluchère , aux Editions Gallimard, collection Imaginaire.

— RAPPEL: *Esprits-Frères,* Lettres de J.C. Powys à divers correspondants, publié chez José Corti. Le multivers powysien dans tout son éclat et sa drôlerie.

Courrier des lecteurs

Grâce à Olga Markova, une universitaire russe, John Cowper Powys figurera bientôt dans une Encyclopédie russe de littérature anglaise. Voici ce qu'elle écrit:

"Yes, I am currently preparing to write an article on Powys for the Encyclopedia of English Literature (in Russian).

I have read all I could find here by Powys and also the academic works on him. I love his poetry and his novels, but unfortunately, I haven't read any of his criticism yet. My article on Powys is going to be a survey of all the works by JCP and my aim is to present this writer to the Russian reader.

I should say we don't have any researches of Powysian writings in Russian and I am afraid I am the first person who is going to describe them. It is a great responsibility and I shall try to make my paper as interesting as my skills allow."

(Oui, je suis en train d'écrire un article sur Powys pour l'Encyclopédie de Littérature Anglaise (en russe).

J'ai lu tout ce que je pouvais trouver ici de Powys ainsi que des ouvrages universitaires sur lui. J'aime sa poésie et ses romans, mais malheureusement je n'ai pu encore lire aucun de ses ouvrages critiques. Mon article sur Powys sera une étude générale sur toutes ses œuvres et mon but est de faire connaître cet écrivain au lecteur russe.

Je dois dire qu'aucune étude sur les écrits powysiens n'a jusqu'ici été entreprise et je serai sans doute la première à le faire. C'est une grande responsabilité et je m'efforcerai de faire en sorte que mon article soit aussi intéressant que mes capacités me le permettent.)

oooooooooooooooooo

De Nordine Haddad:

"Révélé par Maurice Nadeau dans les années 50, James Hanley (1901-1985) est un de ces écrivains dont on mesure souvent tardivement toute l'importance lorsque le hasard ou quelque bonne volonté fait qu'un beau jour on — je veux dire le milieu littéraire — les redécouvre stupéfait. La chose n'est pas faite, certes, mais s'agissant de littérature, c'est pour l'heure l'un de mes vœux les plus chers et je m'emploie, à mon modeste niveau à ce qu'il soit exaucé. L'occasion pourrait en être une double parution: sa correspondance avec John Cowper Powys d'une part (encore inédite en anglais, bien qu'une édition annotée, préparée et préfacée par Chris Gostick existe), et la traduction d'autre part de ce merveilleux poème romanesque qu'est *The Welsh Sonata* (La Sonate galloise). Le premier projet est actuellement à l'examen chez Actes Sud et Christian Bourgois. Quant au second, il attend un signe des Editions du Rocher."

Nordine Haddad a notamment traduit *Correspondance Privée, Henry Miller — John Cowper Powys* (1994) aux Editions Critérion.

oooooooooooooooooo

Voici un e-mail reçu récemment des Etats Unis:

Saturday 13 July, 2002
Ms. Peltier:

In searching the Internet I came across the Powys Web Site, and it immediately brought back many memories of years gone by.

In 1930 when John Cowper Powys and his wife Phyllis Playter moved to Phudd Bottom in Upstate New York, my father was the Rural Mail Carrier on the Powys mail route. During the few years they were in the area my family became quite friendly with them. To my knowledge I believe that my father (now deceased) mailed Mr. Powys manuscript for *A Glastonbury Romance* off to the publishers. I have had in my possession for years the hardback copy of *A Glastonbury Romance* with kind words by the author to my father dated March 5, 1932. Also I have several Christmas Greetings sent to our family when they were back in England, which I also cherish. Though I was only five years of age I still remember the wonderful gold paper covered chocolates they sent to us from England for several years at holiday time. Regards,

Phyllis J. Ferrill, Florida

(En faisant des recherches sur Internet je suis tombée sur le site Powys et cela a immédiatement fait resurgir des souvenirs d'il y a bien longtemps.

En 1930 lorsque John Cowper Powys et sa femme Phyllis Playter vinrent s'installer à Phudd Bottom, dans le nord de l'état de New York, mon père était le facteur pour le secteur des Powys. Pendant les quelques années qu'ils passèrent dans notre région ma famille devint amie avec eux. A ma connaissance, je crois que ce fut mon père (maintenant décédé) qui envoya le manuscrit de *A Glastonbury Romance* aux éditeurs. J'ai longtemps eu en ma possession un exemplaire de *A Glastonbury Romance*, avec une inscription aimable à mon père, datée du 5 Mars 1932. J'ai également plusieurs cartes de Noël qu'ils envoyèrent à ma famille lorsqu'ils furent revenus en Angleterre et que je garde précieusement. Je n'avais alors que 5 ans mais je me souviens encore des merveilleux chocolats enveloppés de papier doré qu'ils nous envoyèrent d'Angleterre plusieurs années, de suite pour les fêtes. Salutations,

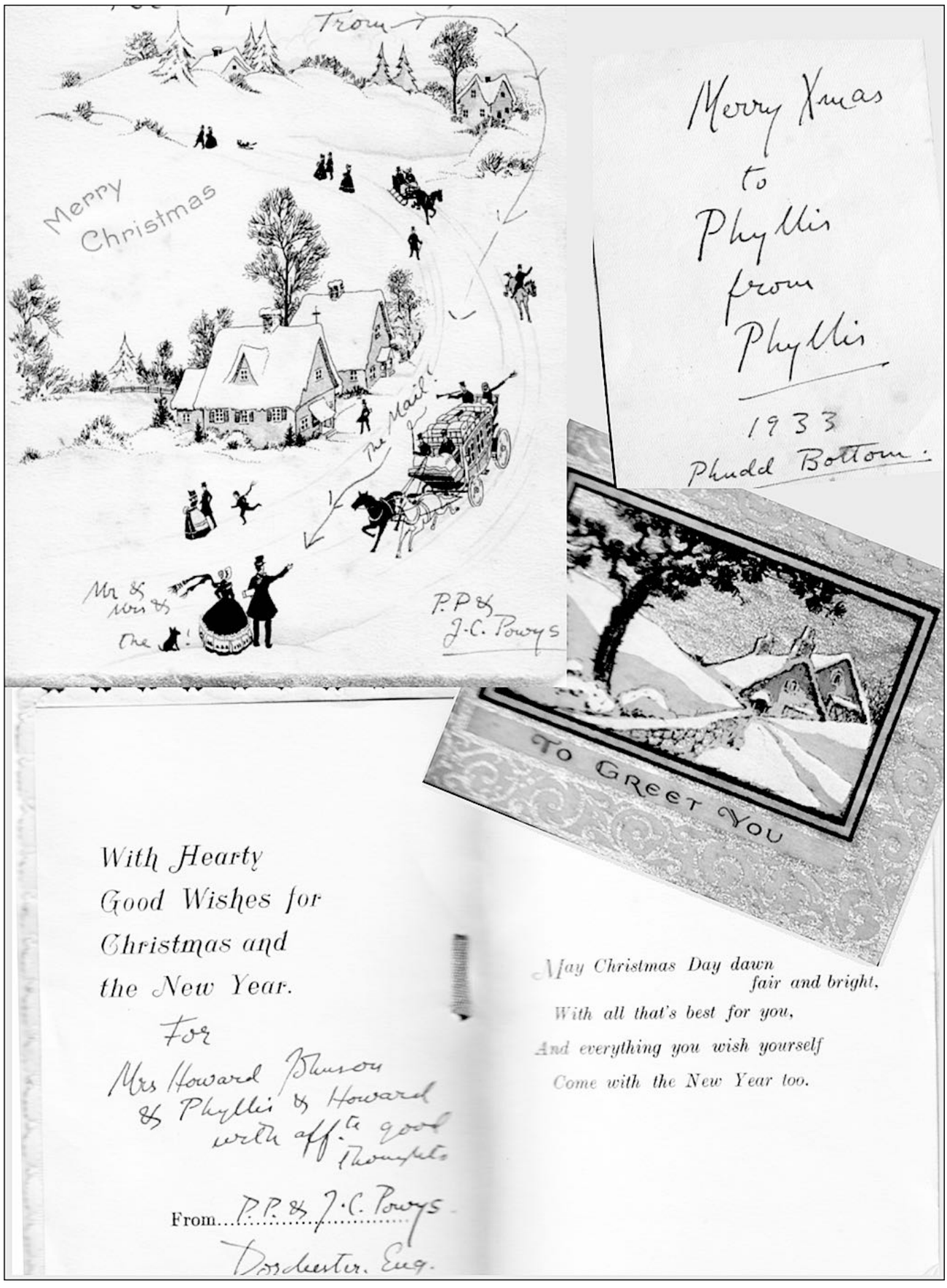
Phyllis J. Ferrill, Florida)

Ci-contre un montage des cartes que Mrs Phyllis Ferrill a eu la gentillesse de nous faire découvrir.

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

8 octobre 1872 - 8 octobre 2002:
130ème anniversaire de la naissance de John Cowper Powys

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°


From
Merry Christmas
Mr & Mrs & One
P.P & J.C. Powys
Merry Xmas to Phyllis from Phyllis
1933
Phudd Bottom.
TO GREET YOU
With Hearty Good Wishes for Christmas and the New Year.
For
Mrs Howard Bunson & Phyllis & Howard with affte good thoughts
From P.P. & J.C. Powys
Dorchester. Eng.
May Christmas Day dawn fair and bright,
With all that's best for you,
And everything you wish yourself
Come with the New Year too.

Owen Glendower en Italie...

(de **http://www.masterclass.it/soldiers/glendower/owen_glendower.htm**)

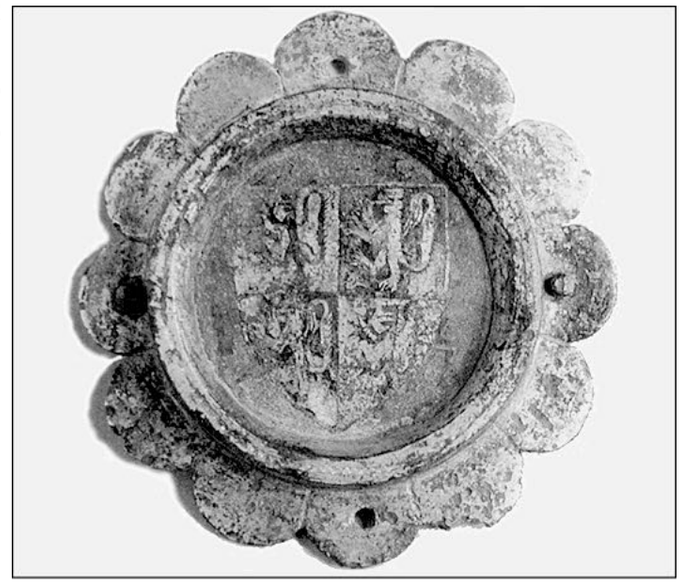
L'illustrazione qui riportata è basata su un'impronta del grande sigillo di Glendower come principe di Galles; i simboli (le armi) sono inquadrate su oro e rosso, con quattro leoni rampanti colorati al contrario (rosso su fondo oro e oro su fondo rosso) i pennacchi a drago sul cavallo e sull'elmo sono rossi.

Il drago potrebbe essere stato in origine dorato visto che Adam of Usk lo specifica nel 1410 ("Glendower usò allora un'insegna di drago dorato in campo bianco"). Le armi sono quasi esattamente le stesse di quelle del più antico principe di Galles con l'eccezione dei leoni che sono mostrati come passanti. Queste armi appaiono tutt'oggi sullo stemmareale del Principe di Galle e indicano il posto del Principato entro il Regno Unito.

Liberamente tratto da: "L'Araldo" — Bollettino trimestrale dell'Ass. Italiana Medioevo in Miniatura
Art. di Christopher Rothero - Traduzione di Mara Zaldini

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

L'illustration de la page suivante est basée sur une empreinte du grand sceau de Glendower, Prince de Galles. Les symboles (les armoiries) sont encadrées sur or et gueules (rouge), avec quatre lions "Rampant" aux couleurs contrariées, gueules sur fond or et or sur fond gueules, et le dragon en plumes sur le cheval et sur le heaulme sont gueules.



Décoration de harnais aux armoiries de Glyn Dwr trouvée à Harlech

Le dragon était peut-être d'or à l'origine, comme Adam de Usk le précise en 1410 ("Glendower utilisait alors l'enseigne du dragon or sur champ blanc"). Les armoiries sont presque exactement les mêmes que celles du plus ancien Prince de Galles, à l'exception des lions qui étaient "Passant". Ces armes sont accouplées aujourd'hui sur l'écusson royal du Prince de Galles et indiquent que la Principauté est entrée dans le Royaume Uni.

Librement adapté de "L'Araldo" — Bulletin trimestriel de l'Association Italienne 'Medioevo in Miniatura'. Article de C. Rothero.

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

The illustration on the facing page is based on an imprint of the great seal of Owen Glendower, Prince of Wales. The symbols (the arms) are bordered in gules (red) and gold, 4 Lions Rampant counter-changed in gules and gold, and the feather dragon on the horse and on the helm are gules.

The dragon was perhaps gold originally, as indicated by Adam of Usk in 1410 (“Glendower then used the ensign of the gold dragon on a white field”). The arms are almost exactly the same as those of the oldest Prince of Wales, except that the lions were “Passant”. These arms are coupled today on the royal shield of the Prince of Wales to indicate that the Principality is now part of the United Kingdom.

Adapted from “L’Araldo” — the quarterly Bulletin of the Italian Association ‘Medioevo in Miniatura’. Article by C. Rothero.

Owen Glendower—an artist’s impression

According to John Lloyd, the only relic of Owen Glendower found at Harlech Castle is the “gilt bronze boss from a set of horse harness, bearing the four lions rampant which he had assumed as prince of Wales”[1], shown on the previous page.

[1] *Owen Glyn Dwr*, Sir John E. Lloyd.

A propos de **Tintinhull**

CONCERNANT la fameuse “lettre inédite” de John Cowper Powys publiée dans le n°3 de *la lettre powysienne*, et qui, vous l’aurez compris, était un faux, un pastiche, un clin d’œil pour saluer avril, je m’étais promis de faire amende honorable auprès de mes lecteurs. J’espère quand même qu’elle vous aura amusée, car C. Armandet a bien su capter son style reconnaissable entre tous!

Voici par contre un vrai texte de Llewelyn, dans lequel il évoque ses promenades avec John Cowper dans cet évocateur “Tintinhull” (ou Tyncnell, son ancien nom), petit village situé à environ deux miles de Montacute, entre le Fosse Way et la route de Yeovil et qui n’a, bien sûr, pas de falaise dans ses environs...

> Mon frère John et moi avions l’habitude d’aller nous y promener pendant les vacances de Pâques après le thé. Nous aimions à imaginer qu’en aucun autre des villages avoisinants les soirées d’avril ne tombaient avec autant de grâce sur les feuilles, l’herbe, les tuiles et le chaume. Nous ne nous lassions jamais de l’aspect que présentait Tintinhull au crépuscule, avec de vieilles femmes en bonnet d’été allant à l’auberge le “Lamb Inn” chercher du cidre pour le souper, avec des jeunes filles au teint vermeil et aux rires étouffés musardant derrière des garçons aux casquettes ornées de primevères, et avec les voix des enfants qui flottaient dans l’air doux du Somerset, dans l’air doux et printanier que semblaient parfumer les bourgeons de lilas entrouverts dans d’invisibles jardins, et les tertres de lierre rampant, et les plumes tièdes de petits oiseaux dans les bordures d’arbustes.
> ...
> Le village de Tintinhull est particulièrement remarquable par le nombre de chemins herbeux qui abondent dans les environs. La vieille route qui autrefois allait de Montacute à Ilchester se discerne encore jusqu’au moulin, et de là au moulin à vent, et ainsi de suite jusqu’à Kiss-me-down Covert. A partir de ce ravissant bosquet — que mon frère John appelait le bois de blaireauhibougeai — elle traverse la route de Yeovil et devient un chemin cavalier envahi par l’herbe, et si peu fréquenté qu’il est difficile de croire qu’il ait jamais été une voie principale du district.
> (“Tintinhull Memories” in *A Baker’s Dozen*, Llewelyn Powys, The Bodley Head 1941)

John Cowper aussi y fait souvent référence dans ses lettres à Llewelyn, comme par exemple ici :

> Qu’est ce que je ne donnerais pas pour que la guerre soit finie et que toi et moi soyons en train de nous promener jusqu’à Tintinhull à travers champs! J’ai parlé de Tintinhull à Théodore Dreiser — et tu peux être sûr qu’il a tout compris. Rien que le nom, ça l’a fait rugir comme dix mille taureaux.
> (*Letters to his Brother Llewelyn*, 15 Octobre 1914)

Re **Tintinhull**

LET ME now say a few words about John Cowper Powys' "undiscovered letter" published in n°3 of *la lettre powysienne*, and which was, as you guessed, a fake, a pastiche, a spoof, intended to hail the month of April. I would like to make amends here to my readers. All the same, I hope it will have made you smile, for I think C. Armandet managed to imitate his recognisable style to perfection.

Below is an extract from Llewelyn's own writings, in which he relates his walks with John Cowper to that fascinating "Tintinhull" (or Tyncnell, its ancient name), a little village located about two miles from Montacute, between the Fosse Way and the Yeovil road, which has of course no cliffs anywhere near it...

> My brother John and I used to like to walk there in the Easter holidays after tea. It was a fancy of ours that in no other one of the neighbouring villages did the April evenings fall with so charmed a grace upon leaf and grass and tile and thatch. We never wearied of the scene presented by Tintinhull in the twilight hour, with old sun-bonnet women crossing to the Lamb Inn to fetch cider for their suppers, with tittering glowing girls idling after boys with cowslips stuck in their caps, and with the voices of children floating on the soft Somerset air, on the soft spring air that seemed to smell of opening lilac buds in unseen gardens, and of ground-ivy banks, and of the warmed feathers of little hedgerow wild birds.
> ...
> The village of Tintinhull is especially distinguished for the number of grassy lanes that abound in its neighbourhood. The old road that once ran between Montacute and Ilchester may still be traced out of Montacute as far as the Mill, and from there to the Windmill, and so on to Kiss-me-down Covert. From this lovely spinney — badgeowljay wood as my brother John named it — it crosses the Yeovil road to become a grass-grown halter-path, so unfrequented that it is difficult to believe that it ever represented a main track-way of the district.
>
> ("Tintinhull Memories" in *A Baker's Dozen*, Llewelyn Powys, The Bodley Head 1941)

John Cowper also often alludes to it in his letters to Llewelyn, as here for instance:

> What would I not give for the war to be over and for you and I to be walking to Tintinhull over the fields! I talked to Theodore Dreiser about Tintinhull — you bet he didn't miss the point. The name alone made him roar like ten thousand bulls.
> (*Letters to his Brother Llewelyn*, 15 October 1914)

W.G. Sebald (1944-2001)

Et Thomas Browne, qui devait avoir eu, en tant que fils d'un marchand de soie, un œil pour ce genre de choses, note dans un passage que je n'arrive pas à retrouver de son traité intitulé Pseudodoxia Epidemica*, qu'il était d'usage de son temps, en Hollande, dans la maison d'un défunt, de recouvrir de crêpe de soie noire tous les miroirs et tableaux représentant des paysages, des hommes ou des fruits de la terre, afin que l'âme s'échappant du corps ne soit déroutée, lors de son ultime voyage, ni par la vue de sa propre image ni par celle de sa patrie à jamais perdue. (*Les Anneaux de Saturne*)*

LE GRAND écrivain de langue allemand Winfried Georg Sebald est mort tragiquement en décembre dernier dans un accident de voiture, en Angleterre où il résidait depuis longtemps. Je voudrais saluer sa mémoire et évoquer ici à grands traits la personnalité de W.G. Sebald et son œuvre.

Il a peu publié car il ne commença à écrire que vers la quarantaine. Ses livres, écrits en allemand, ont rapidement été traduits et, en France publiés par Actes Sud. Citons *Vertiges* (Schwindel Gefühle, 1990), *Les Emigrants* (Die Ausgewanderten, 1992), *Les Anneaux de Saturne* (Die Ringe der Saturn, 1995) et *Austerlitz,* 2001 (sortie prévue en France en septembre 2002), livre dense et troublant, dans lequel on trouve, entre autres, une évocation surprenante du pays de Galles. Une œuvre forte mais secrète, à l'image de son auteur, dans laquelle les rencontres et les événements sont intimement tissés dans une étoffe faite de troublantes coïncidences qui restent jusqu'au bout inexpliquées, où le narrateur mêle l'histoire, la fiction, le reportage, les notes de voyage et les photos en noir et blanc, s'interrogeant sur le manque de fiabilité de la mémoire. Il avait encore tant à dire. C'est notre perte.

Issu d'un milieu ouvrier, il était né en 1944 dans un petit village de Bavière. Après la guerre et "le miracle économique" allemand, sa famille intégra la petite bourgeoisie où la conspiration du silence le tint ignorant des événements d'avant 1945. Ce n'est qu'à 16 ans qu'il fut frappé par la réalité historique en voyant un film documentaire sur l'ouverture du camp de concentration de Bergen-Belsen, et que peu à peu une prise de conscience se fit jour en lui. Il quitta son pays pour s'installer en Angleterre en 1966 où il est devenu professeur de littérature européenne à l'université d'East Anglia.

Lors de sa dernière interview, il fut interrogé (*The Guardian,* 21 décembre 2001*)* sur son évocation "indirecte et hésitante de l'Holocauste". Il répondit:

> Je savais que se pencher sur la question était une entreprise pleine de dangers et de difficultés, particulièrement pour les personnes d'origine allemande. Le manque de tact, en termes de morale et d'esthétique, est un écueil à éviter. Autre certitude: il ne fallait pas parler directement de l'horreur des persécutions, personne ne peut entendre de telles atrocités sans tomber dans la démence. Il fallait donc les aborder de manière détournée, tout en faisant comprendre au lecteur qu'elles ne nous laissent pas de répit, que leur présence assombrit le sens de toutes les phrases que nous écrivons. L'auteur qui réussit à rendre tout cela crédible peut écrire sur le sujet en toute légitimité.

W.G. Sebald (1944-2001)

And Sir Thomas Browne, who was the son of a silk merchant and may well have had an eye for these things remarks in a passage of the Pseudodoxia Epidemica *that I can no longer find that in the Holland of his time it was customary, in a home where there had been a death, to drape black mourning ribbons over all the mirrors and all canvases depicting landscapes or people or the fruits of the field, so that the soul, as it left the body, would not be distracted on its final journey, either by a reflection of itself or by a last glimpse of the land now being lost for ever. (*The Rings of Saturn*)*

THE GREAT German writer Winfried Georg Sebald met a tragic death, last December, in a car accident in England, where he had long been living. I would like to salute his memory and sketch here the main outlines of Sebald's personality and work.

He published few books, for he was already in his forties when he started his career as a writer. He wrote in German but his books were soon translated in Great Britain as well as in France: *Vertigo* (Schwindel Gefühle, 1990), *The Emigrants* (Die Ausgewanderten, 1992), *The Rings of Saturn* (Die Ringe der Saturn, 1995) and his latest book, *Austerlitz*, (2001), published in England by Hamish Hamilton. *Austerlitz* is a profound and troubling book, in which Sebald, among many other themes, gives a surprising evocation of Wales. It is an intense but secretive work, in the image of its author, in which events and meetings are woven into a cloth of weird coincidences which remain unexplained to the end, in which the narrator mixes history, fiction, reports, travel notes and photos in black and white, while wondering about the unreliability of memory. He still had much to say. Our loss.

He was born in 1944 into a working class family in a little Bavarian village. After the war and the German "economic miracle", his family entered lower middle-class society where the conspiracy of silence kept him unaware of events before his birth. It was only at age 16 that historical reality struck him after he saw a documentary film of the opening of Bergen-Belsen camp. Slowly he realised what had taken place. He left his country and came to England in 1966 where he became professor of European Literature at the University of East Anglia.

When last interviewed, (*The Guardian*, 21 December, 2001), he was asked why he was being "oblique and tentative in its approach to the Holocaust"

> I knew that writing about the subject, particularly for people of German origin, is fraught with dangers and difficulties. Tactless lapses, moral and aesthetic, can easily be committed.
>
> It was also clear you could not write directly about the horror of persecution in its ultimate forms, because no one could bear to look at these things without loosing their sanity. So you would have to approach it from an angle, and by intimating to the reader that these subjects are constant company; their presence shades every inflection of every sentence one writes. If one can make that credible, then one can begin to defend writing about these subjects at all.

John Cowper Powys at Blaenau

An old man sits by the window
Watching the lights appear,
As evening falls he is writing
To friends of yesteryear...

Writing, forever writing, to Louis
To Kenneth, to Glyn,
Remembering the days at Sherborne,
Weymouth and St Paul Minn.

Lying back he watches the Moelwyns
Fade into the dark,
Memories, forever memories, of Corwen,
Brooklyn and Central Park...

Frank Warren

Frank Warren is a member of the Powys Society. His first interest while still a young man was in Llewelyn Powys, but in time his interest widened to the three Powys brothers. In 1956 he started to correspond with John Cowper Powys. He is Editor for two volumes of Letters, *Powys to Frank Warren* and *Powys to Glyn Hughes*, both published by Cecil Woolf.

oooooooooooooooooo

Un vieil homme assis près de la fenêtre
Regarde les lumières apparaître,
Tandis que le soir tombe il écrit
Aux amis de jadis...

Il écrit, écrit à tout jamais, à Louis
A Kenneth, à Glyn,
Se rappelant les jours à Sherborne,
Weymouth et St Paul Minn.

Le dos appuyé, il regarde les Moelwyns
S'effacer dans l'obscurité,
Souvenirs, souvenirs à tout jamais, de Corwen,
Brooklyn et Central Park...

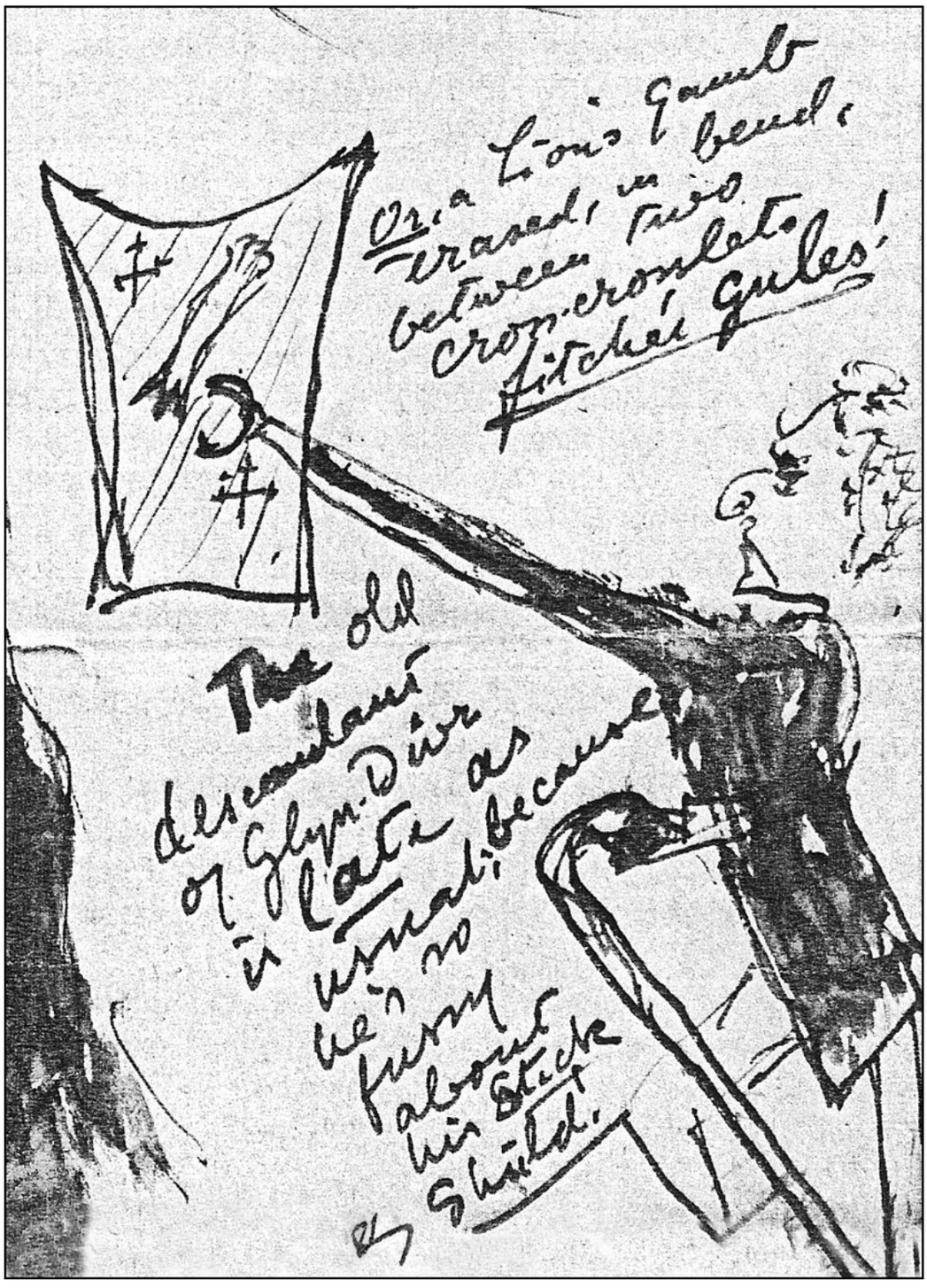
Frank Warren est membre de la Powys Society. Après s'être intéressé, jeune homme, à Llewelyn Powys, son intérêt s'élargit aux trois frères Powys. En 1956 il commença à écrire à John Cowper. Il est responsable de deux livres de Lettres, *Powys to Frank Warren* et *Powys to Glyn Hughes*, tous deux chez Cecil Woolf.

Plaque commémorative sur la maison de JCP à Blaenau Ffestiniog
(photo Michel Jestin)

Petite Bibliographie & Sites internet autour de Owen Glendower

Owen Glyn Dwr, Sir John E. Lloyd, 2nd edition (1992) Gwasg Llanerch
Owain Glyndwr, Chris Barber (Blorenge Books)
The Rebellion of Owain Glyn Dwr, R.R. Davies (OUP)
The Battle of Mynydd Hyddgen, Ian Fleming (Lolfa)
Glyn Dwr's War, G.J. Brough (Wales Books), 2001

"Cambria", the National Magazine for Wales: **www.cambriamagazine.com**
Owain Glyndwr Society website: **www.owain-glyndwr-soc.org.uk**
Jeffrey L. Thomas' Welsh castles: **www.castlewales.com/home.html**
David Fortin's website on Wales: **www.unet.univie.ac.at/~a8700035/Welshhis.html**
The Pennal Letter: **www.owain-glyndwr-soc.org.uk/letter1.htm**
Owen Glyn Dwr's War Song: **www.contemplator.com/folk4/oweng.html**



“The old descendant of Glyn Dwr”
Part of a drawing sent to Eileen Bax circa 1941
(courtesy Peter Birtles)

Directrice de la publication: Jacqueline Peltier
Penn Maen
14 rue Pasteur
22300 Lannion
e-mail: J.Peltier@laposte.net
Abonnement annuel 5,00 € pour 2 numéros
Réimpression par nos soins
Numéro 4, 8 octobre 2002. Dépôt légal à parution
ISSN 1628-1624